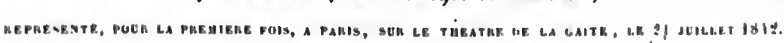
ACTE IV, SCÈNE 5.

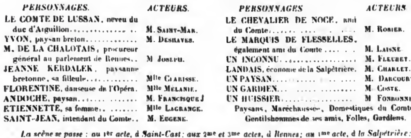
LA SALPÊTRIÈRE,

DRAME EN CINQ ACTES,



Par MM. Paul Foucher et Alboise,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 21 JUILLET 1842.



PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
LE COMTE DE LUSSAN, neveu du duc d'Aiguillon	M. SAINT-MAR.
YVON, paysan breton	M. DESHAYES.
M. DE LA CHALOTAIS, procureur général au parlement de Rennes	M. JOSEPH.
JEANNE KERDALEK, paysanne bretonne, sa filleule	Mlle CLARISSE.
FLORENTINE, danseuse de l'Opéra	Mlle MÉLANIE.
ANDOCHE, paysan	M. FRANCISQUE J.
ETIENNETTE, sa femme	Mlle LAGRANGE.
SAINT-JEAN, intendant du Comte	M. EUGÈNE.
LE CHEVALIER DE NOCÉ, ami du Comte	M. ROSIER.
LE MARQUIS DE FLESSELLES, également ami du Comte	M. LAISNÉ.
UN INCONNU	M. FLEURET.
LANDAIS, économe de la Salpêtrière	M. CHARLET.
UN PAYSAN	M. DARCOURT.
UN GARDIEN	M. COSTE.
UN HUISSIER	M. FONBONNE.

Paysans, Maréchaussée, Domestiques du Comte, Gentilshommes de ses amis, Folles, Gardiens.

La scène se passe : au 1er acte, à Saint-Cast ; aux 2me et 3me actes, à Rennes ; au 4me acte, à la Salpêtrière ; au 5me acte, à Versailles.

ACTE PREMIER.

Un site sur le bord de la mer, à Saint-Cast. A droite, la maison de Jeanne. Au deuxième plan un arbre, et au-dessous un banc rustique.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUSSAN, SAINT-JEAN.

SAINT-JEAN, *à qui Lussan montre la maison de Jeanne.*

Quoi ! monseigneur, c'est dans cette espèce de chaumière ..

LUSSAN.

Sans doute, puisque cette espèce de chaumière possède la plus jolie paysanne de la Bretagne.

SAINT-JEAN.

Il est vrai que Jeanne Kerdalek, qui habite cette maison avec son cousin et sa cousine, est citée pour sa beauté et même pour sa sagesse ;

mais je croyais que monseigneur, comme tous les gens de sa sorte, ne dérogeait que pour les danseuses, et ne ferait pas succéder dans ses bonnes grâces une habitante de ce village à la brillante Florentine, sa dernière maîtresse.

LUSSAN.

Oh! je suis bon prince, et d'ailleurs, si tu veux tout savoir, il ne s'agit plus pour moi d'une affaire de plaisir seulement, mais d'une question d'amour-propre; il y a un pari avec mes amis dans lequel mille louis sont engagés de part et d'autre.

SAINT-JEAN.

J'ignorais...

LUSSAN.

Cette gageure a eu lieu pendant que je t'envoyais à Versailles, auprès de mon oncle le duc d'Aiguillon, porter mes dernières dépêches. Nous étions réunis, moi et ces braves gentilshommes qui veulent bien m'aider à gouverner joyeusement la Bretagne à la place de mon oncle, et font la chasse aux paysannes *par interim*. Nous vîmes passer Jeanne sous la terrasse de ma maison de plaisance à Saint-Cast; chacun de nous fut ébloui de sa beauté, de son air modeste, de ses grâces; on parla, on s'informa, on s'échauffa, et l'on finit par me défier de venir à bout de cette vertu de village. J'acceptai le défi, je demandai trois jours, on m'accorda trois mois avec un air d'assurance qui me fit rire; eh bien, voilà plus de deux mois de cela, et je n'ai pu encore parvenir à rien

SAINT-JEAN.

Est-il possible?... quoi, monseigneur! deux mois et demi pour une paysanne!

LUSSAN.

Oui, c'est une résistance de présidente, pour le moins; je n'ai pourtant rien épargné; les offres les plus brillantes lui ont été faites de ma part; elle les a repoussées et n'a pas daigné me recevoir moi-même... J'ai voulu essayer de la violence, et j'ai été encore plus malheureux

SAINT-JEAN.

Quoi donc?

LUSSAN.

Cette belle a un fiancé, un rustre, un brutal, un nommé Yvon qui veille sans cesse sur elle; une nuit, cet argus campagnard, ne me reconnaissant pas sous un déguisement que j'avais emprunté, m'a surpris près de l'habitation de Jeanne, et m'a traité comme ces gens-là se traitent entre eux.

SAINT-JEAN.

Il a osé...

LUSSAN.

Oh! je me vengerai!... Tu conçois qu'à chaque tentative infructueuse, j'étais en butte aux plaisanteries et aux sarcasmes de ces messieurs; enfin aujourd'hui j'ai résolu d'en finir, et c'est pour cela que je t'ai amené avec moi.

SAINT-JEAN.

Je suis prêt à vous obéir en tout. Mais êtes-vous donc si pressé? vous avez encore quinze jours.

LUSSAN.

J'ai à peine la journée, Jeanne se marie demain.

SAINT-JEAN.

Demain?

LUSSAN.

Il faut que je l'enlève aujourd'hui; sans cela mon pari est perdu, et ma réputation par dessus le marché.

SAINT-JEAN.

Voudriez-vous user de violence? ce serait imprudent. Jeanne Kerdalek est, vous le savez, la filleule de monsieur de la Chalotais... Monsieur de la Chalotais! l'idole du peuple, son protecteur!... Prenez garde, monseigneur; il vient d'accuser votre oncle devant les parlements et jusqu'auprès du roi; il est redouté de madame Dubarry elle même, tant sa parole est puissante; il a fait chasser les jésuites de France.

LUSSAN.

Sois tranquille; mon plan est habilement conçu, et tout pourra s'accomplir dans le secret sans avoir besoin de violence et sans faire d'éclat.

SAINT-JEAN.

C'est difficile, tant que la belle aura un gardien si vigilant.

LUSSAN.

Il faut l'éloigner. Ce paysan est le même qui fut présenté au duc d'Aiguillon après la dernière descente des Anglais sur cette côte. C'est celui qui, parce qu'il avait repoussé un parti d'ennemis à la tête des pêcheurs qu'il avait rassemblés, se croyait le droit de porter l'épée; un jeune homme, presque un enfant, paysan à moitié dégrossi, manant qui se donne des allures de gentilhomme. Cet Yvon a écrit plusieurs fois à mon oncle pour qu'on l'aidât à sortir de sa classe; il parlait de sa naissance, qu'il ne connaissait pas... de l'état misérable de paysan auquel il était réduit... Si je pouvais .. Comprends-tu maintenant?

SAINT-JEAN.

Pas encore.

LUSSAN.

Tu n'as pas aujourd'hui l'intelligence matinale; écoute: il te faut d'abord prendre secrètement tous les renseignements sur cet Yvon et m'assurer si je ne me trompe pas sur son caractère, ses habitudes, ses goûts de dépenses... Je t'ai amené exprès de ce côté... C'est là qu'est la maison de Jeanne, et un peu plus loin celle d'Yvon; tous deux sont sortis par la route de Rennes .. Mais on vient... Ce sont eux justement... Il ne faut pas encore nous montrer .. Je retourne au château; en route je t'expliquerai mon projet. Suis-moi.

SCÈNE II.

JEANNE, YVON.

YVON.

Vous voilà chez vous, Jeannne .. Rentrez puis-

que vous êtes fatiguée; moi je retourne au-devant de monsieur de la Chalotais, ainsi qu'Andoche et Etiennette.

JEANNE.

Non, restez, Yvon, je voudrais vous parler; ce n'est pas sans raisons que je me suis séparée de mes cousins. Yvon, il faut que vous me répondiez à cœur ouvert; depuis longtemps je vous trouvais triste et rêveur; mais surtout après votre voyage de Nantes, un changement singulier s'est opéré vous. Yvon, est-ce que vous ne m'aimez plus?

YVON.

Qui! moi!... Jeanne! oh! je vous aime, je vous le jure! et sans cela, croyez-moi, je n'aurais pas obéi au dernier vœu de votre père, qui désirait notre union, quelque droit que lui aient donné ses soins et sa tendresse sur mon sort à moi, pauvre orphelin, qu'il a recueilli dans sa maison. Mais je ne sais, Jeanne, si je dois accepter que vous descendiez jusqu'à moi; car je n'ai pas de nom à vous offrir, mes parents m'ont abandonné à ma naissance!... Votre père connaissait ce secret, et voulait le confier, en mourant, à monsieur de la Chalotais, votre parrain; mais monsieur de la Chalotais arriva trop tard, à ce qu'il nous a raconté... Votre père ne put parler, et j'ai perdu pour jamais, Jeanne, l'espoir de connaître ma famille!

JEANNE.

Mais c'est mon père, mais c'est moi qui étais, qui serai toujours votre famille!... La distance n'est pas si grande entre nous que vous la faite... Mon parrain, dont la tendresse est pour moi égale à celle d'un père, a bien voulu, après la mort du mien, me faire donner de l'éducation dans un couvent de Rennes, dont je ne suis sortie que pour devenir votre femme; mais vous, votre éducation n'a pas été non plus négligée, grâce aux ressources qu'avaient laissées pour vous vos mystérieux parents. Mon pauvre père m'a légué une petite ferme achetée sur les économies de sa solde de marin; mais vous êtes plus riche que moi... car une somme de dix mille livres avait été déposée pour vous par cette famille que vous accusez, et vous l'avez été toucher à Nantes pour notre mariage.

YVON, *troublé*.

Cette somme... oui... en effet...

JEANNE.

Vous voyez bien que vous étiez un meilleur parti que moi... Ainsi donc, plus de cette délicatesse qui ressemble à de l'indifférence! car vous m'avez rendue bien malheureuse, Yvon, lorsqu'un instant j'ai cru qu'il fallait renoncer à cet amour que vous m'aviez juré tant de fois!... à cet amour dont j'ai tant besoin! J'ai été toute ma vie si isolée, si triste!... mon père éloigné pour combattre sur les vaisseaux du roi; ma mère qui avait accepté, pour me donner du pain, cette place de gardienne à la Salpêtrière que lui offrait monsieur de la Chalotais, bientôt mourant folle elle-même au milieu de toutes ces insensées! Aussi, le croiriez-vous, Yvon! un sinistre pressentiment m'agite malgré moi! Dans mes rêves j'entrevois toujours ce sombre édifice où ma pauvre mère laissa sa raison et sa vie! Quelque chose me dit que comme elle je dois être malheureuse; mais il me semble que vous seul pouvez me protéger contre le malheur! Ne me quittez pas, Yvon! soyez là, toujours près de moi, mon gardien, mon défenseur, mon époux!

YVON.

Jeanne! chère Jeanne! croyez que mon cœur vous rend toute cette généreuse affection; oui, je serai là toujours pour vous aimer, pour vous défendre... comme il a été besoin déjà; et à ce propos, vous n'avez pas voulu me répondre quand je vous ai interrogée sur cet inconnu à qui j'ai donné une si cruelle leçon, une des nuits dernières.

JEANNE.

Je vous jure que j'ignore qui il peut être. (*A part.*) S'il le connaissait, il s'exposerait trop en voulant me venger. (*Haut.*) Mais j'entends du bruit de ce côté... monsieur de la Chalotais, sans doute.

YVON, *à part*.

Déjà!... oh! comment leur avouer...

JEANNE.

Ce n'est encore que mon cousin Andoche.

SCÈNE III.

LES MÊMES, ANDOCHE.

ANDOCHE.

Ma femme m'envoie en avant pour vous annoncer que monsieur de la Chalotais arrive.

JEANNE.

Et Etiennette?

ANDOCHE.

Revient en causant avec lui. Car elle cause toujours ma femme, et quand je veux dire un seul mot, elle m'appelle bavard et elle me bat! Enfin je voulais conter à monsieur de la Chalotais l'histoire de mon chapeau que j'ai mis en ton honneur; il n'y a pas eu moyen... elle m'a envoyé vous prévenir.

JEANNE.

Elle avait raison; en quoi l'histoire de votre chapeau pouvait-elle intéresser mon parrain?

ANDOCHE.

Comment! un chapeau au fond duquel j'ai trouvé ma maison? si c'est pas intéressant, ça.

YVON.

Qu'est-ce que tu dis? tu as trouvé ta maison.

ANDOCHE.

Dans mon chapeau, c'est-à-dire dans celui de mon oncle; car c'était à lui, ce brave homme; et à sa mort, j'ai trouvé là, dans une petite case faite exprès au-dessous de la coiffe, son testament par lequel il me donnait sa maison... Depuis ce temps je le vénère et je le brosse tous les jours.

pas mon oncle, mon chapeau! et je ne le mets que dans les grandes occasions, comme aujourd'hui où je suis votre garçon de noce... et comme il me va, bein?... Ma femme dit que personne n'est coiffé comme moi dans le village! .. et ma femme ne veut pas que j'en parle! plus souvent! Mais voici monsieur de la Chalotais:

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LA CHALOTAIS, ÉTIENNETTE.

LA CHALOTAIS.

Bonjour, mes amis! Jeanne! chère enfant! que je t'embrasse! Bonjour, Yvon!

JEANNE.

Vous nous avez manqué hier... nous vous attendions un jour plus tôt pour nos accordailles.

LA CHALOTAIS.

Maintenant, mes amis, je suis tout à vous et à votre bonheur; j'avais été retenu pour une affaire qui n'est pas étrangère au pays... Il s'agissait de la réhabilitation du duc de Marsigny, contre-amiral au service du roi et ancien seigneur de ce village.

JEANNE.

Le bienfaiteur de mon père, qui avait servi sous ses ordres.

ANDOCHE.

Oui, et le père Kerdalek nous disait souvent...

ÉTIENNETTE.

Tais-toi.

LA CHALOTAIS.

Marsigny était mon ami! un noble cœur! un peu misanthrope, un peu bizarre même; mais, hélas! le sort n'a que trop donné raison à ses défiances de l'humanité... La calomnie l'a perdu! Oui, dans un combat fatal sur mer, Marigny était blessé, le pavillon de son vaisseau fut amené sans son ordre... L'équipage se rendit. Marigny fut fait prisonnier, et à son retour il fut condamné, exilé comme coupable de lâcheté et de trahison!... lui... lui, si loyal et si brave.

JEANNE.

Oh! oui, mon père me répétait souvent que son amiral n'avait pu donner un ordre déshonorant

LA CHALOTAIS.

Le matelot de l'équipage qui avait amené le pavillon avait disparu dans le combat. Il y a là-dessous quelque mystère d'infamie! Les biens d'une vieille douairière de Marsigny ont passé par l'extinction des droits du proscrit à une branche cadette qui avait tout intérêt au succès de cette accusation. Plusieurs fois, et tout récemment encore, j'ai cru être sur la trace de la vérité; mais le fil de cette ténébreuse intrigue m'a toujours échappé. Marsigny, déporté aux Iles, espérait ne pas mourir sans acquérir une preuve de son innocence, et il devait me l'envoyer... mais le sort lui a refusé cette dernière consolation, il est mort, et je n'ai rien reçu. Il n'était qu'une pensée, bien douloureuse aussi pourtant, qui aidât sans doute le proscrit à subir le déshonneur qu'il ne méritait pas: c'est que seul il en supportait le fardeau: son fils unique était mort peu après l'arrêt du parlement, et il ne léguait à personne un nom flétri.

ÉTIENNETTE.

Pauvre monsieur de Marsigny!

ANDOCHE

C'est étonnant qu'on ose ainsi attaquer la réputation d'un homme de cœur qui...

ÉTIENNETTE.

Tais-toi.

LA CHALOTAIS, *à Yvon.*

Toi que j'ai entendu vanter si souvent le sort des nobles et des riches, toi qui les envies et qui cherches quelquefois un peu trop à les imiter, tu vois un exemple terrible des malheurs réservés à cette classe. Va, tu ne peux mieux faire que de vivre ici tranquille et heureux avec la femme qui t'aime, et la petite fortune que le sort t'a laissée.

YVON, *à part.*

Toujours cette fortune!

LA CHALOTAIS.

Tu as trouvé au village des amis plus solides et plus dévoués que tu ne les trouverais dans le monde... Étiennette et Andoche!

ANDOCHE.

Oh! pour ça, oui, monseigneur... Je peux être bête, comme dit ma femme; mais quand il s'agit d'Yvon, de Jeanne et de vous, je serais capable de n'avoir peur de rien si vous me l'ordonniez, et si même vous me demandiez... mon chapeau.

ÉTIENNETTE.

En voilà assez!

LA CHALOTAIS.

Jeanne, Yvon, je vais à ma maison de campagne chercher les papiers nécessaires pour votre mariage; je me suis chargé, vous le savez, de faire dresser votre contrat. Dans une heure je serai ici pour vos accordailles. Viens, conduis-moi, ma chère Jeanne, ma fille adoptive.

JEANNE.

Je vous suis

ÉTIENNETTE.

Et moi aussi.

ANDOCHE.

Et moi je vais tout préparer; je vais remplir mes fonctions de garçon d'honneur.

YVON

Un instant! reste. . j'ai à te parler.

SCÈNE V.

ANDOCHE, YVON.

ANDOCHE.

Tu veux causer avec moi?... Au fait, ça ne m'étonne pas que le charme de ma conversation te retienne. Causons. Tu vas faire avec Jeanne un

ménage aussi uni que moi avec Étiennette. Moi, depuis que je suis marié, c'est toujours la même chose. Dans la semaine, Étiennette me bat le soir; le dimanche, c'est différent, elle me bat le matin. Mais toi, tu auras encore un plus grand bonheur.

YVON.

Du bonheur!... mais peut-il y en avoir dans la misère?

ANDOCHE.

La misère avec dix mille livres!

YVON.

Dix mille livres!... Mais tu ne sais pas... Cette fortune qu'on m'avait léguée, et qui devait me servir de dot...

ANDOCHE.

Eh bien?

YVON.

Oh! je n'oserai jamais te l'avouer!

ANDOCHE.

Allons, achève! Est-ce que je t'intimide? je vais me retourner.

YVON.

Elle était engagée déjà par mes dettes!... Oui, pour entretenir, même au village, mes habitudes de dépenses, j'avais emprunté de l'argent à Rennes à un usurier. Depuis longtemps j'escomptais mon trésor, et tout récemment, dans le voyage que j'ai fait à Nantes, j'ai achevé de l'épuiser.

ANDOCHE.

Ça se peut-il?

YVON.

Pendant mon court séjour dans cette ville, ignoré, inconnu à tous, j'ai succombé malgré moi à ce désir d'éprouver les joies d'une existence nouvelle et enviée depuis si longtemps. Je me suis décoré d'un titre, couvert d'habits dorés... j'ai semé l'or à pleines mains... mais au bout de huit jours plus rien! et après quelques louis dépensés, le gentilhomme est revenu paysan.

ANDOCHE.

Ah ça, mais tu es donc fou?

YVON.

Oui, je suis fou, tu l'as dit; car cette idée me poursuit encore. La nuit, dans mon sommeil, je me vois couvert de riches habits, à la table des gentilshommes, dans les salons de Versailles; puis quand je me réveille, et que je me retrouve seul et pauvre sur mon grabat de paysan, oh! alors, alors, je pleure de rage et de désespoir.

ANDOCHE.

Excusez... Tu rougis d'être paysan, de vivre avec nous peut-être?

YVON.

Oh! si ce rêve s'était réalisé, n'allez pas croire que j'aurais pu vous mépriser, vous méconnaître, toi, ta femme, vous tous, mes amis!... Abandonner Jeanne, ma compagne d'enfance... Jeanne qui m'aime, et que j'aime tant, la seule femme à qui mon cœur veuille devoir le bonheur sur la terre!... Mais c'est pour vous, pour elle, que je veux être riche, être noble!... Je voudrais la voir aussi parée qu'elle est belle, la rendre aussi heureuse qu'elle est bonne!... Et maintenant je ne puis lui apporter en dot qu'une misère honteuse, lui offrir que des remords au lieu d'amour!... Ah! plains-moi... plains-moi, mon ami! Je suis peut-être bien coupable; mais je suis encore plus malheureux!

ANDOCHE.

Ma foi, tu n'es pas si à plaindre! Tu sais lire et écrire, tu épouses la plus jolie fille du village... tu auras peut-être beaucoup d'enfants, et tu n'es pas content... Tu as tort!...

YVON.

Ah! tu ne me comprends pas!

ANDOCHE.

Si fait, si fait... je comprends que tu es ambitieux. Eh bien, moi je ne le suis pas... Preuve que j'aurais pu être sonneur de la paroisse; ma femme prétend que j'ai des dispositions pour l'état, rapport à la boisson... mais je méprise les grandeurs.

YVON.

On vient de mettre sur pied des volontaires pour veiller à la sûreté du pays, pour faire la chasse aux corsaires anglais qui croisent dans ces parages depuis la dernière affaire, et qui à chaque instant portent le brigandage sur nos côtes... eh bien, si je m'en croyais, vois-tu, j'irais m'enrôler parmi eux et mourir sur un champ de bataille... mourir comme je ne puis vivre, en gentilhomme!

ANDOCHE.

Renoncer à Jeanne! l'abandonner!... mais c'est elle qui en mourrait; car il paraît qu'elle t'aime! Ma femme ne peut pas comprendre qu'on aime un homme tant que ça!... Non, non... il ne faut pas te désespérer, Yvon; tu as des amis, ça vaut de l'argent. Nous n'avons rien; mais nous sommes prêts à le partager toujours avec toi! Nous sommes accablés de corvées et roués de coups par les gens de monsieur le duc d'Aiguillon, nous mettrons tout en commun, nous vivrons en frères.

YVON.

Mais comment faire à Jeanne l'humiliant aveu de ma pauvreté?

ANDOCHE.

Eh bien, je me charge de tout lui dire; je suis bien sûr que ton argent de plus ou de moins, ça lui sera bien égal. Attends-moi. Elle est allée reconduire monsieur de la Chalotais... je vais à sa poursuite, je lui parlerai.

YVON.

Mais auparavant, Andoche, écoute!

ANDOCHE.

Laisse-moi! madame Andoche ne m'empêchera pas de parler cette fois... je me charge de tout... Attends-moi, te dis-je; je reviens.

SCÈNE VI.

YVON, *puis* LUSSAN *et* SAINT-JEAN.

YVON.

Il est parti! je ne puis le retenir... il va tou-

dire à Jeanne!... Oh! quelle honte pour moi!...

Il tombe accablé sur un banc.

LUSSAN.

C'est lui!

SAINT-JEAN.

Il est seul... le moment est favorable.

LUSSAN.

Et tu es sûr des informations que tu as prises? tu crois que la fable que nous avons imaginée va le trouver crédule?

SAINT-JEAN.

Il le sera avec empressement, monsieur le comte... je vous le garantis.

LUSSAN.

C'est bien. Laisse-moi.

SCÈNE VII.

YVON, LUSSAN.

YVON.

Oh! je n'oserai jamais reparaître devant Jeanne.

LUSSAN.

Pardon, monsieur...

YVON.

Monsieur?... est-ce bien à moi que s'adresse monsieur le comte de Lussan, le neveu du gouverneur de Bretagne?

LUSSAN.

N'est-ce pas vous qui, à la tête des paysans de Saint-Cast, avez repoussé les Anglais à la dernière descente... monsieur Yvon, je crois?

YVON.

Oui, monsieur; c'est moi-même.

LUSSAN.

Et vous aviez demandé à être officier...

YVON.

Je croyais que pour commander des soldats il fallait seulement avoir plus de courage qu'eux... je me trompais!... On m'a appris qu'il fallait avoir plus de naissance.

LUSSAN.

Je viens vous rendre cet espoir que vous aviez abandonné.

YVON.

Il se pourrait!... Mais, non, pour obtenir une distinction militaire, on me l'a répété, la noblesse est une condition obligatoire...

LUSSAN.

Et qui vous dit que vous ne la remplissez pas?

YVON.

Moi!...

LUSSAN.

Vous ne connaissez pas votre naissance...

YVON.

Il est vrai!... mais cette ignorance même prouve l'intérêt qu'on avait à me la cacher.

LUSSAN.

Cet intérêt existe, en effet, mais il peut cesser. N'avez-vous pas entendu parler d'un certain duc de Marsigny, autrefois seigneur de ce village, condamné par un arrêt du parlement, et dont on poursuit la réhabilitation?...

YVON.

Oui, ce matin même encore on m'a raconté son histoire.

LUSSAN.

Notre famille, parente des Marsigny, s'intéresse à cette réhabilitation... d'autant plus qu'elle a découvert qu'il existait un fils, un héritier de ce duc de Marsigny, mort en exil.

YVON.

Et ce fils, cet héritier...

LUSSAN.

Ce fils qu'on a fait passer pour mort au moment de la condamnation de son père, cet héritier qui jamais, lui-même, n'a soupçonné sa naissance, qui jusqu'à ce jour a vécu ignoré, perdu parmi de paysans qu'il a pu aimer, mais qu'un secret instinct l'avertissait de ne pas regarder comme ses égaux, ce jeune noble enfin...

YVON.

Eh bien?...

LUSSAN.

Eh bien, c'est vous!

YVON.

Moi! oh! c'est impossible!...

LUSSAN.

Cela est, vous dis-je!... Oh! mes informations sont bien prises; avant de partir pour l'exil auquel il avait été condamné, votre père vous confia à un homme qui connaissait seul le secret de votre naissance; il vous fit élever à Saint-Cast sans permettre qu'on vous apprît son nom, qu'une proscription injuste sans doute avait flétri... Voilà qui vous explique l'éducation que vous avez reçue, les sommes qui vous ont été léguées...

YVON.

C'est vrai.

LUSSAN.

Celui qu'on avait fait votre tuteur mourut sans avoir révélé publiquement votre naissance; mais une autre personne était dans le secret, et votre père étant mort récemment aux colonies, elle a tout révélé, et je suis accouru pour vous rendre un rang que vous devez occuper parmi nous autres nobles; car si la mémoire de votre père n'est pas réhabilitée, si vous êtes encore dépouillé de ses biens et de ses droits à la pairie, vous n'en êtes pas moins gentilhomme; bientôt vous serez notre ami; dès aujourd'hui vous êtes notre égal.

YVON.

Oh! mais c'est un rêve!... Quoi! j'aurais la grandeur pour arriver à la gloire, un titre pour m'acquérir un nom!... Oh! je le savais bien que j'avais du sang noble dans les veines!... Et vous, vous, monsieur le comte, qui daignez venir vous-même...

LUSSAN.

Je remplis mes devoirs de parent, mon noble cousin... Dès ce jour vous appartenez à notre famille qui vous réclame; elle vous attend à

Paris; mon oncle est auprès du roi, prêt à vous servir; ne tardez pas un instant à aller l'y rejoindre. Ma chaise de poste est prête... Mes gens vous donneront des habits dignes de vous; venez, venez!...

YVON.

Partir ainsi!... mais Jeanne, Jeanne?...

LUSSAN.

Jeanne?... qu'est-ce que cette Jeanne?

YVON.

Mais c'est la fille de mon père adoptif!... ma sœur, mon amie, ma fiancée!...

LUSSAN.

Oui, en effet, j'avais entendu parler de cette amourette; mais maintenant...

YVON.

Maintenant, comme toujours, c'est Jeanne que j'aime!... et renoncer à elle!

LUSSAN.

Qui parle de cela?... On ne vous demande que des choses raisonnables; plus tard nous parlerons de Jeanne, de votre amour; mais songez que le plus grand secret est nécessaire à la réussite de nos projets!... Il faut partir d'ici sans voir personne, sans qu'on soupçonne qui vous êtes... Il faut, surtout, que vous paraissiez rompre avec votre fiancée...

YVON.

Rompre avec Jeanne!...

LUSSAN.

En apparence, vous dis-je!... il le faut; sans cela, notre famille, la cour, le roi lui-même, ne vous laisseraient plus réhabiliter le nom de votre père pour le donner à une paysanne.

YVON.

Oh! mais comment oserai-je dire à Jeanne...

LUSSAN.

Écoutez: vous êtes encore villageois, je connais les usages de la Bretagne; pour qu'on ne se doute de rien, il faut rompre avec cette jeune fille comme les villageois ont coutume de le faire; je vois à votre doigt un anneau d'argent, l'anneau des fiançailles; il faut le lui rendre.

YVON.

Oh! je n'en aurai jamais le courage.

LUSSAN.

Je m'en doutais... eh bien! je m'en charge. Écrivez à Jeanne que, par des motifs que vous ne pouvez lui faire connaître, vous êtes forcé de renoncer à elle; donnez-moi cet anneau, et je le lui remettrai moi-même avec votre lettre.

YVON.

Quoi! vous voulez...

LUSSAN.

Oui, donnez-moi cet anneau, que plus tard, qu'avant un mois vous pourrez redemander à Jeanne; car alors, vous aurez rendu l'honneur au nom de votre père, alors vous serez rentré en possession de vos titres, de vos biens!... Alors, puisqu'il n'y a de bonheur pour vous qu'avec Jeanne, vous serez libre de lui faire partager ce que nul n'aura plus le droit de vous disputer; et vos amis, vos parents, et tous les nobles de France, en vous voyant épouser la fille de votre père adoptif, diront, comme je le dis moi-même à l'avance, que faire une pareille action, c'est prouver qu'on est aussi noble par le cœur que par la naissance.

YVON.

Eh bien, puisqu'il le faut, je le remets en vos mains; je vais écrire cette lettre!... Je me livre à vous qui êtes venu avec tant de bonté et de franchise me chercher pauvre et obscur pour me rendre riche et puissant!... Un gentilhomme ne peut conseiller qu'une action honorable!... Oui, j'aurai la force de partir sans la voir, sans lui dire... C'est pour mon père, n'est-ce pas? Oh! mais emmenez-moi, emmenez-moi!... car si je restais plus longtemps ici, malgré moi je l'attendrais peut-être, et je le sens, je ne pourrais plus partir.

LUSSAN.

Venez, venez!...

Ils sortent tous deux.

SCÈNE VIII.

ÉTIENNETTE, PAYSANS, *puis* JEANNE *et* LA CHALOTAIS.

ÉTIENNETTE.

Oui, mes amis, c'est aujourd'hui qu'on accorde ensemble Jeanne et ce brave Yvon!... Il faut que nous soyons tous heureux comme s'il s'agissait de notre bonheur à nous-mêmes. Mais où donc est Andoche?... vous ne l'avez pas vu?...

UN PAYSAN.

Non.

ÉTIENNETTE.

Est-ce qu'il se serait grisé à compte sur le festin de noces? il en est bien capable, ça lui arrive toutes les fois qu'il met son chapeau... Mais, tenez, voici Jeanne!...

Jeanne entre avec la Chalotais.

LA CHALOTAIS, *un papier à la main.*

Oui, mon enfant, tu peux, tu dois accepter de ma part ce présent qui n'est pas même un sacrifice. Yvon t'apporte dix mille livres en dot, je puis en donner autant à ma filleule sur son contrat. Ne me refuse pas!

JEANNE.

Monsieur!... mon bon père, puisque vous me permettez de vous nommer ainsi... ah! comment vous remercier?...

LA CHALOTAIS.

En me prouvant que tu es heureuse!... Les goûts d'Yvon sont malheureusement au-dessus de sa classe... eh bien! du moins, avec ces deux sommes réunies, ils pourront davantage se satisfaire.

JEANNE.

Oh! ce n'est pas pour moi que je suis heureuse,

c'est pour lui ! (*Coups de feu dans le lointain.*) Mais que signifie ce bruit?...

LA CHALOTAIS.

Oh! rien! le comte de Lussan et ses amis qui chassent, à moins que ce ne soient les garde-côtes qui fassent feu sur quelque barque anglaise.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ANDOCHE.

UN PAYSAN, *entrant.*

Voici une lettre que monsieur Yvon m'a prié de remettre à mademoiselle Jeanne.

LA CHALOTAIS.

Yvon!... Que signifie...

ANDOCHE.

Justement je venais vous dire...

ÉTIENNETTE.

Tais-toi!

JEANNE.

O mon Dieu! je tremble!... Lisons, lisons vite! « Jeanne, pour des motifs que je ne puis vous » dire encore, je dois renoncer à votre main; » quand vous recevrez cette lettre, je serai loin » de vous. Adieu, Jeanne; pardonnez-moi, et ne » m'accusez pas .. Yvon. » Ah! mon Dieu, prenez pitié de moi!

LA CHALOTAIS.

Calme-toi, calme-toi, mon enfant; il y a là-dessous quelque chose, un motif que je ne peux pénétrer.

ANDOCHE.

Je le connais, moi.

ÉTIENNETTE.

Comment! tu le sais, imbécile, et tu ne parlais pas!

ANDOCHE.

Mais j'ai voulu le dire, on ne m'a pas écouté... Voilà ce que c'est : Yvon avait dépensé d'avance les dix mille livres qu'il a été chercher à Nantes, et plutôt que de vous épouser sans dot, il a préféré s'engager dans les garde-côtes, pour aller combattre les corsaires et mourir en gentilhomme, à ce qu'il dit.

JEANNE, *vivement.*

Quoi! c'est à cause de ces dix mille livres perdues qu'il doutait de moi?... Mais, grâce aux présents de mon parrain, tout est réparé... et d'ailleurs, que m'importe cet argent?... Oh! Yvon! Yvon! s'il avait déjà exécuté son funeste projet!... Ah! j'y songe, ce bruit de tout à l'heure... Par grâce, par pitié, qu'on rappelle Yvon, qu'il revienne...

ÉTIENNETTE.

Mais va donc!... va, malheureux, et rattrape-le à l'instant... et gare à toi si tu reviens sans lui!

ANDOCHE.

J'y vais, j'y vais!

LA CHALOTAIS, *aux Paysans.*

Allez, courez dans toutes les directions... Et moi aussi, Jeanne, je me rends à l'amirauté... Je vais savoir ce qu'Yvon est devenu, et je vous le ramène... Jeanne, ma pauvre enfant, rassure-toi; tu seras encore heureuse!

Il l'embrasse et sort. Tout le monde sort. Il fait nuit.

SCÈNE X.

JEANNE, SAINT-JEAN, *déguisé en Garde-côte.*

SAINT-JEAN, *à part.*

J'ai tout entendu... c'est à merveille; voici le moment.

JEANNE.

Il voulait partir!... il voulait mourir!... Ah! mon Dieu! est-il déjà trop tard?... Que sera-t-il devenu?

SAINT-JEAN.

Je le sais, et je viens vous le dire.

JEANNE.

Vous, monsieur?

SAINT-JEAN.

Dans son désespoir il s'est enrôlé parmi les volontaires garde-côtes; l'occasion de combattre ne s'est pas fait attendre.

JEANNE.

Quoi! ces coups de feu qu'on a entendus...

SAINT-JEAN.

C'était une rencontre avec des écumeurs anglais qui venaient de débarquer de ce côté. (*A part.*) Un feu de file dirigé en l'air par les piqueurs du comte.

JEANNE.

Mais Yvon?

SAINT-JEAN.

Il poursuivait l'ennemi; une balle l'a atteint et l'a blessé grièvement.

JEANNE.

Grand Dieu!

SAINT-JEAN.

Mais avant de mourir peut-être, il m'a dit de venir vous chercher, et m'a remis cet anneau, pour que vous n'hésitiez pas à me suivre.

JEANNE.

Cet anneau, oui, c'est bien le sien!... Et Yvon est en danger... Où le retrouver? par où? de quel côté?

SAINT-JEAN.

Par-là!

Ils sortent précipitamment.

JEANNE.

Ah! courons, courons!

ACTE DEUXIÈME.

Un salon des appartements de M. le duc d'Aiguillon, à Rennes.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHEVALIER DE NOCÉ, LE COMTE DE LUSSAN, GENTILSHOMMES.

LE CHEVALIER.

Et ce paysan, cet Yvon, comme tu l'appelles, a cru qu'il était le fils du duc de Marsigny?

LUSSAN.

Que veux-tu? il y a des grâces d'état, et puis j'avais mis si bien à profit toutes les circonstances de la vie de ce manant, que je connaissais à l'avance; mon récit était si vraisemblable et si gravement raconté, que je me persuadais moi-même en le lui débitant. Aussi, il s'est laissé mettre dans une chaise de poste et est parti pour Paris, où je l'ai adressé à des personnes sûres.

LE CHEVALIER.

Ah ça, où veux-tu en venir avec ce récit pittoresque, mais auquel nous ne comprenons absolument rien?

LUSSAN.

A vous prouver que je vais gagner les mille louis que nous avons pariés il y a deux mois à propos de la jolie paysanne.

LE CHEVALIER.

Jeanne?... Allons donc!... je croyais que tu avais renoncé...

LUSSAN.

Je ne renonce jamais à une jolie femme, même quand il y a mille louis à gagner par-dessus le marché.

LE CHEVALIER.

Mais quel rapport a donc cette histoire...

LUSSAN.

Yvon est le fiancé de Jeanne, j'ai dû l'éloigner d'elle. Saint-Jean m'a déjà dépêché un courrier, qui m'informe qu'elle est montée en voiture avec lui, tandis que le nouveau duc de Marsigny galoppe sur la route de Paris, et va adresser au roi, en faveur de son père, quelque requête remplie de piété filiale et de fautes d'orthographe. Qu'en dites-vous, messieurs?

LE CHEVALIER.

Tu es bien le digne neveu du duc d'Aiguillon, dont le duc de Richelieu est le digne oncle. Ceci va couronner ta longue carrière galante, en effaçant même le souvenir de ton premier exploit, qui était resté jusqu'à présent le plus brillant de ta vie.. . Oui.... cette jeune femme d'un capitaine de vaisseau que tu emmenas sous un costume de mousse, à ta première campagne maritime; tu n'avais alors que quinze ans, ce qui divertit tellement le roi, que l'année suivante tu fus nommé enseigne du vaisseau-amiral que montait ton oncle, le duc de Marsigny.

LUSSAN.

Oui, oui; en effet, c'est du plus loin qu'il m'en souvienne.

LE CHEVALIER.

Eh bien, cette triomphante escapade ne valait pas encore, je crois, le trait d'aujourd'hui... Mais si ton oncle apprend cette aventure?

LUSSAN.

Il la contera à madame Dubarry, qui en régalera Louis XV; et nous l'avons déjà éprouvé, si le monarque rit, il sera désarmé; je parie qu'il se sentira disposé à nous donner raison quant à la grande affaire de Bretagne. Il y a dans cette plaisante histoire de quoi nous faire triompher des parlements.

LE CHEVALIER.

Il voit toujours les choses du bon côté... Mais la belle n'est pas encore ici?

LUSSAN.

Non, sans doute; sans cela j'aurais eu l'impolitesse de vous quitter... Mais elle ne peut tarder, et trois coups de cloche doivent m'annoncer son arrivée au palais.

LE CHEVALIER.

Cela sonnera mal pour notre argent.

LUSSAN.

Comme elle est ma vassale, je ne puis lui refuser audience; et pour la lui donner, je choisirai ce cabinet pratiqué dans une tourelle, et où mon oncle, le duc d'Aiguillon, rendait justice à ses vassales quand elles étaient jolies. On ne peut pas plus entendre dans ce cabinet ce qui se passe ici, que ce qui se passe dans ce cabinet ne peut être entendu ici ou ailleurs. Du reste, si la belle était trop vertueuse, j'ai des moyens infaillibles pour rendre à l'innocence le repos le plus complet pendant quelques heures.

LE CHEVALIER.

Allons, tu as profité à l'école de Florentine, ta malicieuse danseuse de l'Opéra, la déesse des mystifications; et voilà un tour dont elle sera jalouse de deux façons, quand elle l'apprendra.

LUSSAN.

J'espère bien qu'elle ne le saura jamais.

LE CHEVALIER.

Tu as donc peur de cette femme?...

LUSSAN.

Peur n'est pas le mot; mais à part même l'hu-

menr dangereuse de celle-ci, une dansense à la mode est toujours redoutable; elle a successivement, par état, tant d'influence sur les grands personnages... Elle n'aurait qu'à être aimée du due de la Vrillière, qui oublie toujours et partout des lettres de cachet.

LE CHEVALIER.

Ainsi, tu n'es donc pas sûr d'être délivré de ses éternelles rancunes?

LUSSAN.

Si fait quant à présent; nous avons rompu ensemble la dernière fois qu'elle est venue me relancer en Bretagne; elle s'était installée dans ce même hôtel où nous sommes, et où elle gouvernait en maîtresse; mais bien que je n'osasse ici résister à ses caprices, cet amour qui commence à vieillir n'avait plus de charmes pour nous. Elle m'a juré qu'elle ne m'aimait plus.

LE CHEVALIER.

Serment de danseuse, il ne faut jamais le croire.

LUSSAN.

Même lorsqu'elles jurent de vous être infidèles?...

LE CHEVALIER.

Même alors, avec elles il faut s'attendre à tout.

LUSSAN.

Mais tu ne sais pas que Florentine a aujourd'hui à Paris pour adorateur un colon qui arrive des Iles avec une immense fortune, et à coup sûr elle ne reviendrait à moi qu'après qu'elle l'aurait ruiné.

LE CHEVALIER.

Alors tu peux faire préparer son logement.

LUSSAN.

Non pas; elle est trop délicate pour aller si vite en affaires... On brusque la ruine d'un cadet de famille, mais on ménage celle d'un millionnaire. Elle m'a écrit dernièrement qu'elle ne me reverrait de sa vie.

LE CHEVALIER.

Elle t'a écrit?... tremble, mon cher comte, c'est une mystification qu'elle te prépare... Parbleu! il serait curieux qu'elle arrivât précisément aujourd'hui.

LUSSAN.

Allons donc!...

LE CHEVALIER.

Dans ce cas, les mille louis pourraient bien sortir de ta poche; car il ne suffit pas que Jeanne soit prisonnière, et le plus grand embarras entre elle et toi serait Florentine tombant des nuages... avec cela qu'elle en a pris l'habitude à l'Opéra.

LUSSAN.

Tu me fais frémir... Oh! mais il est impossible qu'elle vienne; mon oncle m'a promis d'ailleurs qu'il la retiendrait à Paris.

FLORENTINE, *en dehors.*

J'entrerai... je vous dis que je veux entrer.

LUSSAN.

Qu'entends-je?... Cette voix...

FLORENTINE, *en dehors.*

Où est Lussan?... Je veux le voir.

LUSSAN.

C'est elle!... c'est Florentine!...

LE CHEVALIER.

Eh bien! que te disais-je!... Ha! ha! ha! (*Tous éclatent de rire.*) Voyez comme la danseuse protége l'innocence.

LUSSAN.

Dans quel moment elle arrive!... Mais n'importe, faisons tête à l'orage... Surtout, messieurs, pas un mot sur Jeanne.

SCÈNE II.

LES MÊMES, FLORENTINE, VALETS.

FLORENTINE.

Vous êtes tous des insolents!... Lussan, qu'on chasse à l'instant même ces drôles, qui osaient me refuser la porte.

LUSSAN.

Mais ils ignoraient...

FLORENTINE.

N'importe, je le veux. Ah! ne me contrariez pas davantage.

LUSSAN, *aux Valets.*

Sortez!...

FLORENTINE.

Enfin!... c'est bien heureux!... J'ai vu le moment où vos gens allaient me renvoyer... Ne pas me reconnaître au bout de trois mois de séparation... Du maître, cela ne m'aurait pas étonnée; mais des valets!...

LUSSAN.

Je ne m'attendais pas au plaisir de vous voir si tôt... Vous ne prévenez jamais votre monde.

FLORENTINE.

J'aime à faire des surprises, vous le savez... Celle-ci n'est peut-être pas de votre goût, mais elle est du mien, cela suffit.

LE CHEVALIER.

Toujours des mystifications.

LUSSAN.

Cependant, d'après votre lettre...

FLORENTINE.

J'ai changé d'idée...

LUSSAN.

Dans un jour...

FLORENTINE.

Dans une heure.

LUSSAN.

Est-ce que votre riche colon est ruiné?

FLORENTINE.

Hélas! non.

LUSSAN.

Vous l'avez quitté?

FLORENTINE.

C'est lui qui m'a quittée... Il est mort!...

LUSSAN.

Avant d'être ruiné?... Alors il n'y a pas mis la moindre délicatesse.

FLORENTINE.

Oh! je l'ai bien regretté, et je suis venue voir si vous me regrettiez, car j'ai toujours la bêtise de vous aimer; c'est là mon seul défaut... Mais c'est incurable.

LUSSAN.

Pouviez-vous croire que je vous avais oubliée? (*A part.*) Si je pouvais prévenir Saint-Jean.

FLORENTINE.

C'eût été bien ingrat à moi... Vous aviez gardé si bien mon souvenir, que vous m'avez fait consigner à l'entrée de votre palais; et certes vous aviez tort, car je vous apporte peut-être le moyen de doubler votre fortune.

LUSSAN.

Vous!...

FLORENTINE.

Oui, moi, sans doute... Je vous en préviens et ne vous prends point en traître; j'ai en main de quoi vous récompenser ou vous punir... selon vos mérites.

LUSSAN.

Allons, ma chère Florentine, ceci est encore une mystification... Mais d'ordinaire vous ne les annoncez pas... Quant à la fidélité que je vous avais gardée... (*On entend trois coups de cloche.*) C'est elle!

LE CHEVALIER, *à part.*

Elle arrive au bon moment.

FLORENTINE.

Que veulent dire ces trois coups de cloche qui semblent vous interdire tous?

LUSSAN.

Nous?... par exemple!... C'est... c'est l'Angelus.

FLORENTINE.

Il n'est pas encore midi... Est-ce que le soleil avance?

LUSSAN.

Non, mais l'horloge sans doute.

SAINT-JEAN, *accourant, bas, à Lussan.*

Elle est ici; je l'ai mise dans la chambre verte.

LUSSAN, *de même.*

Bien; exécute tous mes ordres, et surtout prends garde à Florentine.

Saint-Jean sort.

FLORENTINE.

Du reste, je serais arrivée beaucoup plus tôt sans l'accident terrible dont j'ai failli être victime, et qu'a réparé en partie ma bonne étoile, qui m'a envoyé un brave et galant compagnon de voyage.

LUSSAN.

Un accident, dites-vous?

LE CHEVALIER.

Et un galant compagnon de voyage... Que veut dire cela? expliquez-vous donc.

FLORENTINE.

Volontiers. Je ne suis pas comme vous, moi, je dis tout haut ce que je fais. J'ai failli ne pas arriver ici vivante.

LUSSAN.

En vérité!...

FLORENTINE.

Certainement. J'étais cette nuit dans ma chaise de poste, galopant vers Rennes, et rêvant aux moyens de vous surprendre d'une manière tout à fait dramatique. J'espérais arriver avant le jour, lorsqu'une chaise a croisé la mienne; c'était dans la partie la plus étroite de la route, et par la maladresse de mon postillon, ma voiture a heurté violemment celle qui venait à nous; les roues ont volé en éclats, et j'ai versé d'une manière réellement dramatique... Il y avait de quoi me tuer.

LE CHEVALIER.

Est-il possible?...

FLORENTINE.

Mais les déesses de l'Opéra sont immortelles; aussi je n'ai rien éprouvé de fâcheux, vous le voyez; pourtant j'avais poussé des cris de frayeur et m'étais évanouie. Lorsque je revins à moi, je me trouvai entre les bras d'un jeune seigneur qui me prodiguait ses soins empressés; j'ouvris les yeux, et la première chose que j'aperçus fut une chaise de poste à vos armes, Lussan.

LUSSAN, *à part.*

Que dit-elle? serait-ce celle d'Yvon?

FLORENTINE.

Je regardai aussitôt le jeune homme qui s'empressait auprès de moi, croyant que ce pouvait être un de mes nombreux amis du foyer de la danse; je ne l'avais jamais vu, et comme il se disposait pour toute complaisance à me reconduire à la première poste, en m'assurant qu'il était forcé d'arriver le plus tôt possible à Paris, je m'écriai, pour couper court à toutes réflexions: Mais, monsieur, vous avez la chaise de poste du comte de Lussan, mon époux, qui m'attend avec la plus vive impatience.

LUSSAN.

Par exemple!

FLORENTINE.

Cela vous étonne? eh bien, il n'en a pas paru étonné le moins du monde; il a bravement donné dans le panneau, et même non content de me faire remonter dans votre chaise de poste, à laquelle il fit rebrousser chemin, cet original, pour réparer sa maladresse involontaire, a voulu me reconduire jusqu'ici; « Quoi! disait-il, vous êtes la femme du comte de Lussan, mon protecteur, mon seul ami, et j'ai eu le malheur de vous arrêter dans votre route, d'exposer vos jours... »

LUSSAN, *à part.*

C'est Yvon.

FLORENTINE.

Il paraît que c'est quelqu'un avec qui vous vous êtes très-bien conduit.

LUSSAN.

A merveille, je vous le jure.

FLORENTINE.

Quand je disais que c'était un original; quoi qu'il en soit, nous avons repris possession de votre chaise de poste, et vos chevaux ont ramené au galop, côte à côte, et jusque dans la cour du

palais, la comtesse de Lussan et le duc de Marsigny.

LE CHEVALIER.

Quoi! le duc de Marsigny dont tu nous parlais à l'instant et que tu avais expédié si promptement à Paris?... c'est délicieux! Ho! ho! ho!

Ils rient tous.

FLORENTINE.

Qu'ont-ils donc à rire ainsi?

LUSSAN, *à part.*

Oh! j'enrage!

LE CHEVALIER, *toujours riant.*

Et vous l'avez ramené ici? et il est dans le palais?

FLORENTINE.

Sans doute; il a bien voulu se charger de faire déballer mes effets tandis que je suis montée.

LE CHEVALIER.

C'est admirable!... Ho! ho! ho!

LUSSAN, *à part.*

Comment me tirer de là?

FLORENTINE.

Ah çà, m'expliquerez-vous ce qui vous fait rire? Je ne vois rien dans tout cela... Lussan ne rit pas, lui; qu'est-ce que ça veut dire?

LUSSAN, *s'efforçant de rire.*

Si fait, parbleu! c'est fort drôle, et je fais comme ces messieurs.

FLORENTINE.

Tout cela ne me dit pas...

LUSSAN.

Il serait trop long de vous l'expliquer; qu'il vous suffise de savoir qu'hier encore le duc de Marsigny n'était qu'un paysan et ignorait sa naissance... c'est tout un roman.

FLORENTINE.

Vraiment?... Il ne m'en a pas dit un seul mot.

LE CHEVALIER.

Je le crois bien.

LUSSAN.

Ces messieurs et moi avons pensé alors aux manières tant soit peu roturières qu'il a dû conserver auprès de vous, aux expressions populaires dont il a pu se servir.

FLORENTINE.

Vous vous trompez; je n'ai remarqué en lui qu'une grande timidité et parfois une brusquerie...

LE CHEVALIER.

Comment! il n'est pas ridicule?

FLORENTINE.

Pas plus que vous.

LE CHEVALIER.

C'est que vous ne lui en avez pas fourni l'occasion; vous n'y avez pas mis de bonne volonté. Nous ferons naître cette occasion, nous, car le voici qui vient sans doute; nous allons nous amuser. (*Bas, à Lussan.*) Maintenant que voici le futur, je parie double.

LUSSAN, *de même.*

Et moi aussi; mais n'allez pas détromper Yvon en le plaisantant trop.

LE CHEVALIER.

Oh! non pas; nous garderons le secret, et nous ne te ferons que bonne guerre.

SCÈNE III.

LES MÊMES, YVON.

LUSSAN.

Approchez, mon cher duc, car tout le monde ici vous connaît maintenant.

LE CHEVALIER.

Monsieur le duc, nous sommes très-flattés de cette rencontre. (*Bas, à Florentine.*) En effet, il n'est pas si ridicule que je l'aurais cru.

FLORENTINE, *de même.*

Nous allons voir.

YVON.

Messieurs, je vous remercie de l'accueil que vous voulez bien me faire, et j'espère m'en rendre digne, non pas peut-être dans les salons du roi, mais à son service.

FLORENTINE.

Mais dites-moi un peu, monsieur le duc, quel nom de paysan portiez-vous dans votre village?

YVON.

Je suis plus discret que vous, je n'ai pas osé vous demander encore celui que vous portiez dans les coulisses de l'Opéra.

FLORENTINE.

Ha! ha! ha! Quoi! vraiment, vous savez...

YVON.

Je viens d'apprendre à l'instant par les gens de l'hôtel qui vous êtes, et j'ai été surpris, je l'avoue, qu'abusant d'un titre qui ne vous appartient pas...

FLORENTINE.

Bah! j'en ai tant porté de cette façon, j'ai été si souvent princesse ou déesse, que je pouvais bien me faire comtesse une fois, quitte à déroger.

YVON.

Madame...

LUSSAN.

Mon cher duc, consolez-vous, vous n'êtes pas le seul qu'elle ait mystifié, et il n'est pas un de nous, moi tout le premier.

LE CHEVALIER.

Oh! je vous le certifie.

FLORENTINE.

Mais c'est lui qui m'a mystifié le premier... Comment, hier encore vous étiez paysan, et je ne l'ai pas deviné à vos manières; mais c'est que vous avez reçu sans doute au village une éducation brillante? vous savez lire et écrire?... Oh! oui, vous avez dû l'apprendre pour adresser des lettres à vos paysannes, pour en recevoir d'elles?

YVON.

Ces paysannes, madame, n'échangent de lettres qu'avec leurs pères ou leurs maris.

FLORENTINE.

Ce doit être bien ennuyeux.

YVON.

Et pour ma part, je ne connais pas encore l'écriture de celle que je dois épouser.

FLORENTINE.

C'est qu'elle ne savait peut-être pas écrire.

YVON.

Madame !...

FLORENTINE.

Je ne veux pas lui faire injure; nous avons à l'Opéra beaucoup de danseuses dans ce cas, qui n'en sont pas moins recherchées; il est vrai qu'elles se rattrapent autrement, et sous ce rapport, vos paysannes et vous-même n'êtes pas peut-être aussi avancés. Je parie qu'on ne vous avait pas seulement appris à marcher, à saluer .. Mon cher duc, voyons, dégagez-vous, faites quelques pas, saluez un peu; c'est un apprentissage... Vous ne bougez pas?... N'avez-vous donc point salué de femmes au village?

YVON.

Si fait, madame; mais ces paysannes que j'avais l'honneur de rencontrer au village n'avaient pas besoin de demander, elles, qu'on les saluât.

FLORENTINE.

Ah ! du persiflage!... Eh bien, mon ami, nous serons à deux de jeu; je regrette seulement de ne pas avoir affaire à plus forte partie.

LE CHEVALIER, *à Yvon.*

C'est une mystification qui vous menace, mon cher duc. Vous n'avez qu'à bien vous tenir, ou vous êtes perdu.

LUSSAN.

Heureusement monsieur le duc, qui sent la nécessité de sa présence à Paris, va reprendre le chemin de la capitale sans donner le temps à Florentine d'exécuter ses noirs desseins.

LE CHEVALIER.

Comment, à cette heure ! lorsque la nuit approche, monsieur de Marsigny reprendrait cette route si dangereuse?... Oh! non pas! monsieur de Marsigny va dîner avec nous; nous l'exigeons.

LES AUTRES.

Oui, nous l'exigeons.

LE CHEVALIER.

Et Lussan tient trop à son hôte pour le renvoyer ainsi.

LUSSAN.

Sans doute. (*Bas, au Comte.*) Que le diable t'emporte !

LE CHEVALIER, *de même.*

Tu te faisais la partie trop belle en l'éloignant; nous t'avons promis le secret, mais non pas l'inaction. (*Haut.*) Ainsi, vous nous restez, monsieur le duc?

YVON.

Oui, messieurs, puisque vous le voulez.

FLORENTINE.

A la bonne heure, vous ne m'échapperez pas; mais en attendant, je voudrais quitter ma toilette de voyage et me mettre sous les armes, puisque je suis en guerre. Lussan, conduisez-moi à ma chambre verte, celle que j'ai déjà occupée quand je suis venue à Rennes.

LUSSAN, *à part.*

Dieu ! la chambre où est Jeanne ! (*Haut.*) Vous tenez donc essentiellement à cette chambre?

FLORENTINE.

Je n'en veux pas d'autre... Allons, Lussan, votre bras.

LUSSAN.

Mais permettez du moins que je donne les ordres nécessaires.

FLORENTINE.

C'est inutile, et votre hésitation me ferait soupçonner...

LE CHEVALIER, *à part.*

Comment va-t-il sortir de là?

SAINT-JEAN, *entrant.*

La chambre verte est préparée pour madame; elle peut s'y rendre quand elle le voudra.

FLORENTINE.

A la bonne heure.

SAINT-JEAN, *bas, à Lussan.*

Ne craignez rien.

LUSSAN.

J'appréhendais, ma charmante, que cette chambre ne fût pas en état de vous recevoir; mais mon factotum me rassure à cet égard... De plus, il est l'heure de dîner, et je pensais qu'avant de rentrer chez vous, vous daigneriez y paraître.

FLORENTINE.

Je n'ai pas faim... mon estomac n'est plus fait à vos heures de province.

LUSSAN.

Alors, messieurs, veuillez vous mettre à table et faire les honneurs du repas à monsieur de Marsigny.

FLORENTINE, *prenant la main du Chevalier.*

Je vous reverrai, Lussan... Monsieur de Marsigny, dans notre guerre, vous soutenez l'honneur du village, mais moi, je ne veux pas revenir avec un affront sous les ombrages en peinture de l'Opéra... soyez donc sur vos gardes.

YVON.

J'y serai.

Le Chevalier sort avec Florentine. Les Seigneurs avec Yvon.

SCÈNE IV.

LUSSAN, SAINT-JEAN.

LUSSAN.

C'est bien, Saint-Jean, tu es un habile homme; mais où est Jeanne?

SAINT-JEAN.

Nous avons peine à la contenir, et si cela continue, elle nous échappera en attirant quelqu'un par ses cris; elle veut absolument vous voir.

LUSSAN.

Mais tu n'as donc pas réussi à lui faire prendre ce que j'avais ordonné?

SAINT-JEAN.

Si, monseigneur; mais cette préparation, vous le savez, n'agit qu'une heure après, et elle vient seulement de la prendre.

LUSSAN.

Eh bien, puisqu'elle veut me voir absolument, je ne lui refuserai pas ce plaisir... Va la chercher.

SAINT-JEAN.

C'est inutile; j'avais dit qu'on l'amenât par l'escalier dérobé dès qu'il n'y aurait plus de témoins ici; j'ai pensé que vous seul pourrez la calmer... La voici!

LUSSAN.

Bien!... Ferme toutes les portes, et veille à ce que personne ne puisse entrer, Florentine et Yvon surtout.

SCÈNE V.

LUSSAN, JEANNE, *amenée par des Domestiques qui se retirent avec Saint-Jean.*

JEANNE.

Ah! monseigneur, monseigneur, écoutez-moi! Grâces au ciel, je trouve un gentilhomme qui ne refuse pas de me sauver, au lieu de ces valets qui riaient de ma douleur.

LUSSAN.

Calmez-vous, calmez-vous, ma belle Jeanne!

JEANNE.

Jeanne! vous savez mon nom... vous aussi, il me semble vous reconnaître .. C'est vous qui avez essayé de m'éblouir par des promesses brillantes, qui avez tenté de m'enlever de force, et qui tout récemment encore sous un déguisement...

LUSSAN.

C'est moi qui suis le comte de Lussan, le neveu du gouverneur de Bretagne... c'est moi qui le remplace en ce moment.

JEANNE.

Oh! je suis perdue!

LUSSAN.

Mais ma puissance, hélas! ne va point jusqu'à me faire aimer de vous!... Alors, il a bien fallu, puisque je ne puis vivre sans votre présence, que je trouvasse moyen de vous offrir dans mon palais une hospitalité que vous me refusiez dans votre chaumière.

JEANNE.

Oh! ne raillez pas ainsi! monseigneur, prenez pitié de mes larmes! si vous êtes tout-puissant, vous allez me rendre la liberté. Vos gens, qui m'ont si lâchement enlevée, ne vous ont pas dit que, fiancée à un homme que j'aimais de toute mon âme et qui m'avait quittée désespérant de pouvoir me rendre heureuse, j'allais le revoir et devenir sa femme!... Mais maintenant que vous savez tout cela, monseigneur, vous ne serez pas inexorable pour une pauvre fille qui embrasse vos genoux et qui demande pitié!...

LUSSAN.

Qu'elle est belle ainsi!... Les larmes sont de toutes les parures celle qui sied le mieux aux femmes.

JEANNE.

Vos gens ne vous ont pas dit, monseigneur, de quelle indigne ruse ils se sont servis pour m'attirer dans un piége; car vous ne pouvez les avoir autorisés à cela, vous, gentilhomme!... Ils m'ont présenté l'anneau d'Yvon, mon fiancé... ils m'ont dit qu'il était blessé, mourant, qu'il voulait me voir, et alors, moi, je les ai suivis sans défiance. Oh! c'est infâme!...

LUSSAN.

A merveille! la colère lui sied encore mieux que les larmes!...

Il s'approche d'elle.

JEANNE.

Oh! laissez-moi! laissez-moi!... Est-ce que ma raison s'égare? mais ma tête s'appesantit! ma vue se trouble! mes forces me trahissent!... O ma mère! ma pauvre mère! comme vous suis-je vouée au malheur!...

LUSSAN, *à part.*

Déjà l'effet du breuvage!

JEANNE.

Pourquoi Yvon n'est-il pas là pour me défendre! mais il ne soupçonne rien!... Oh! non, non! Il est impossible que Dieu m'abandonne!... non, je me défendrai... non, je saurai me soustraire à cette lâche violence!...

LUSSAN, *s'approchant d'elle.*

C'est impossible.

JEANNE.

Au secours!... au secours!...

LUSSAN.

Personne ne viendra.

JEANNE.

Où me réfugier? où fuir?... Ah! cette chambre!...

Elle se précipite dans le cabinet.

LUSSAN.

Encore mieux... Dans ce cabinet sans issue, je ne crains plus qu'on entre maintenant. Ses cris ne seraient pas entendus dans cette salle.

FLORENTINE, *en dehors.*

Mais où est donc Lussan?

LUSSAN.

Florentine!... Ne lui laissons pas soupçonner... (*Il ferme la porte du cabinet à double tour et prend la clef sur lui. Haut, allant au fond.*) Par ici! par ici, ma toute belle!

SCÈNE VI.

LUSSAN, FLORENTINE.

FLORENTINE.

Que faisiez-vous donc là enfermé?

LUSSAN.

Vous le voyez ! j'étais avec vous, car j'étais seul.

FLORENTINE.

Trêve de madrigaux... Nous avons à causer ensemble ; ceci est grave, au moins pour vous.

LUSSAN.

Mais dans ce moment, impossible ; il faut que j'aille retrouver mes amis à table. Si vous voulez aller m'attendre dans la maison d'été située au milieu du parc, et qui a déjà donné asile à de si charmants rendez-vous, j'irai vous retrouver, car voici bientôt l'instant de la liberté pour tout le monde, et c'est pour vous seule que j'userai de la mienne.

FLORENTINE.

Eh bien, soit ! mais donnez-moi la main.

LUSSAN.

Allons, ne perdons pas un instant... (*à part*) pour revenir plus vite.

Ils sortent.

SCÈNE VII.

ANDOCHE, *seul.*

J'ai pu me faufiler sans que personne me voie. On m'a bien dit à la porte du village qu'Yvon avait pris la route de Rennes dans le carrosse de monsieur de Lussan... moitié à pied, moitié en voiture, j'arrive enfin moi et mon chapeau. C'est qu'il faut que je ramène Yvon, sans ça Étiennette me battra. On vient ! si ça allait être le maître de la maison pour me faire donner une volée ! j'aimerais encore mieux celle d'Étiennette !... celle-là, j'en ai l'habitude !... Justement, un seigneur !... Ah !...

SCÈNE VIII.

YVON, ANDOCHE.

YVON, *entrant pensif.*

Le souvenir de Jeanne me poursuit sans cesse ; j'ai eu tort de m'éloigner en la laissant croire à mon abandon... elle était digne de savoir mon secret !

ANDOCHE, *resté au fond, indécis.*

Je me risque... abordons ce seigneur, il va peut-être me dire où est Yvon. Monsieur...

YVON.

Andoche ici !...

ANDOCHE.

Hein ? il sait mon nom !... Monsieur Yvon, s'il vous... Tiens ! mais c'est-y bien possible ?

YVON.

Oui, c'est moi, c'est bien moi, Yvon !

ANDOCHE.

Comment, monsieur Yvon, c'est bien toi ? je ne savais pas que vous étiez grand seigneur.

YVON.

Je ne puis te dire maintenant... je t'expliquerai plus tard... Mais pour toi, pour Jeanne, je suis toujours Yvon ! Parle-moi comme autrefois.

ANDOCHE.

Je n'oserai jamais.

YVON.

Je l'exige... mais parle-moi vite, parle-moi de Jeanne.

ANDOCHE.

Jeanne !... Eh ben, elle vous demandait... (*mouvement d'Yvon*) elle te regrettait en pleurant... alors ma femme m'a envoyé pour te chercher, pour te ramener, et nous allons revenir à Saint-Cast.

YVON.

Oh ! c'est impossible ! (*à part*) je n'aurais plus le courage de la quitter.

Yvon écrit sur ses tablettes.

ANDOCHE.

Je comprends, vous êtes ambitieux ! tu veux écrire ? appuyez-vous sur mon chapeau. Yvon, crois-moi, retourne au village ; si tu ne reviens pas, vois-tu, nous serons tous malheureux ! Jeanne mourra de chagrin et Étiennette me battra.

YVON.

Impossible ! impossible !... Mais puisque tu retournes aujourd'hui à Saint-Cast, remets ce billet à Jeanne, et tâche de me rapporter une réponse, un mot de Jeanne demain avant que je parte. Va, ne perds pas un instant.

ANDOCHE.

Je retourne sans lui, Étiennette me battra ; mais Jeanne pleurera moins, ça vaut toujours mieux.

Il sort au fond.

SCENE IX.

YVON, *seul.*

Maintenant je respire ; sans exposer mon secret, j'ai pu rassurer Jeanne, et plus calme désormais, je puis retourner auprès de ces gentilshommes. (*Il fait quelques pas pour sortir et se trouve en face du cabinet de Lussan. En ce moment on glisse un papier sous la porte.*) Mais que vois-je ! un papier qu'on cherche à glisser sous cette porte !... Que signifie ? quelques lignes tracées d'une main tremblante !... « Si vous êtes un honnête homme, » venez au secours d'une infortunée, conduite ici » par une ruse infâme et menacée du déshonneur ! » Si vous ne l'exaucez, elle est perdue !... » Se peut-il ? une femme, là, retenue de force !... Oh ! c'est impossible ! et un gentilhomme ne serait pas assez lâche... et pourtant cette lettre... Serait-il vrai, comme on le dit, que tous ces nobles seigneurs, le comte de Lussan lui-même... Oh ! n'importe, j'éclaircirai ce mystère, et dussé-je briser cette porte...

Il va à la porte.

SCÈNE X.

LUSSAN, YVON.

LUSSAN, *à part.*

Que vois-je! Yvon à cette porte!... Soupçonnerait-il?... (*Haut.*) Arrêtez, mon cher duc! que faites-vous donc là?...

YVON.

Monsieur le comte, je suis chez vous; mais il y a cependant une circonstance où les obligations qu'imposent l'hospitalité et la reconnaissance s'arrêtent devant des devoirs plus sacrés encore!

LUSSAN.

Qu'est-ce qu'il y a donc?

YVON.

Monsieur le comte, lisez ce papier qui vient d'être glissé sous cette porte.

LUSSAN, *à part.*

Une lettre de Jeanne!...

YVON.

Je ne connais pas la malheureuse qui est enfermée dans cette chambre; mais enfin c'est à moi que le hasard l'a fait s'adresser pour demander secours et protection, et je ne tromperai point son attente... Monsieur le comte, au nom de l'honneur, vous allez lui rendre à l'instant la liberté.

LUSSAN.

Mais, monsieur de Marsigny, vous le prenez sur un ton...

YVON, *avec force.*

Comme vous le voudrez... mais tant que ma main aura la force de tenir une épée, vous n'approcherez de cette porte que pour l'ouvrir à votre captive.

LUSSAN, *à part.*

Diable! un éclat perdrait tout... que faire?... Oh! quelle idée!... (*Haut.*) Comme vous le voudrez, mon cher duc; mais que vous a dit Florentine en vous quittant? soyez sur vos gardes.

YVON.

Eh bien?...

LUSSAN.

Eh bien, vous y êtes si peu, que la première mystification dont elle s'avise pour se venger, trouve chez vous la crédulité la plus profonde et la bonne foi la plus candide.

YVON.

Quoi! ce papier...

LUSSAN.

Est la première lettre que vous adresse l'Académie royale de musique...

YVON.

Quoi! c'est Florentine, dites-vous?...

LUSSAN.

Oui, la rancunière immortelle est cachée là, prête à vous éclater de rire au nez, pardonnez-le-moi, mon cher duc, dès que vous auriez bravement fait ouvrir cette porte qui sert à emprisonner la vertu de la plus fragile divinité de l'Opéra.

YVON.

Se peut-il?... j'aurais été abusé à ce point!

LUSSAN.

Mais n'auriez-vous déjà pas entendu les cris d'une victime, si ce cabinet en renfermait une?... Florentine s'est bien gardée de parler, elle vous a laissé voir seulement son écriture, que vous ne connaissiez pas.

YVON.

Ah! plus de doute!... Elle a failli gagner la première partie, j'en conviens; mais j'aurai ma revanche.

Il s'assied. Il commence à faire nuit.

LUSSAN.

Que faites-vous donc?

YVON, *s'asseyant.*

Puisqu'elle a voulu jouer la prisonnière, elle la deviendra en effet; je me fais son geôlier; dussé-je passer la nuit ici, je n'en bouge plus que mon ennemie ne se résigne à sortir; c'est moi qui l'attendrai au passage à mon tour pour lui rendre ses railleries.

LUSSAN.

Diable! que faire?... le tout pour le tout. (*Haut.*) Eh bien, soit, je vais même vous en fournir l'occasion à l'instant. Je vous autorise à ouvrir cette porte, si vous voulez me promettre de rester sur le seuil et de ne pas chercher à percer l'obscurité qui enveloppe notre charmante mystificatrice... je vous autorise encore à répondre du seuil de cette porte et de vive voix à la lettre qu'elle vient de vous écrire.

YVON.

J'accepte, monsieur.

Il prend la clef et ouvre la porte.

LUSSAN, *à part.*

Le somnifère a dû opérer complétement; le caractère de l'écriture m'a prouvé qu'il agissait déjà.

YVON, *devant la porte.*

Qui que vous soyez qui êtes dans cet appartement, daignez sortir, madame; toutes les issues sont libres... Point de réponse!... Sortez, vous dis-je, qui que vous soyez.

LUSSAN.

Même silence!... à votre accent tranquille et légèrement sardonique, mon cher duc, Florentine a compris qu'elle était devinée... et elle ne veut point passer sous votre joug en sortant par cette porte.

YVON, *à part.*

En effet, s'il y avait là une véritable captive, elle se serait échappée à ma voix. (*Haut.*) Décidément tout ce que renferme ce cabinet...

LUSSAN.

M'appartient légitimement, n'est-ce pas?

YVON.

Et je n'ai nulle envie, croyez-moi, de vous le disputer. Pardonnez-moi mes injustes soupçons.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE CHEVALIER, GENTILSHOMMES, *entrant à grand bruit.*

LE CHEVALIER.

Que fais-tu donc là, Lussan, avec M. de Marsigny?... Nous en sommes au vin de Champagne, et nous ne voulons pas le faire partir sans vous.

LUSSAN.

Mais je voudrais...

LE CHEVALIER.

Oh! nous ne vous tenons pas quitte... Allons, venez, monsieur de Marsigny, et toi aussi, Lussan. (*Bas, à Lussan.*) Maintenant nous ne te lâchons plus; il faut te résigner à perdre tes deux mille louis.

LUSSAN.

Pas encore!...

Il sort lentement. Cris joyeux. Bruit du champagne qui part. Musique.

ACTE TROISIEME.

Une salle de la maison d'été.

SCÈNE PREMIÈRE.

SAINT-JEAN, *une bouteille à la main;* ANDOCHE, *un verre à la main.*

ANDOCHE.

Mais laissez-moi... Je vous dis que je veux retourner à Saint-Cast.

SAINT-JEAN.

Allons donc, rien ne presse... Lorsque hier tu t'es présenté devant la grille du château qu'on venait de fermer, je n'ai pas voulu te laisser remettre la nuit en route... Tu pouvais te casser le cou... (*à part.*) et nuire aux projets de mon maître. (*Haut.*) Et puisque tu as accepté à souper et à déjeuner avec nous, je ne souffrirai point que tu partes sans avoir vidé avec moi cette dernière bouteille.

ANDOCHE, *buvant.*

Ça pique, mais c'est bon, ce vin.

SAINT-JEAN, *à part.*

La bouteille finie, je suis tranquille, il ne partira pas aujourd'hui.

ANDOCHE.

C'est égal, je vas retourner à Saint-Cast... Yvon me l'a dit.

SAINT-JEAN.

Eh! que t'importe?

ANDOCHE.

Comment, que m'importe?... Yvon, le fiancé de Jeanne... mon ami... mon frère!... Vous me direz : Il est ambitieux!... C'est vrai, il a tort... Moi je méprise les grandeurs. La vie champêtre, la sobriété, la sobriété surtout!... Ça pique toujours, mais c'est égal, c'est bon.

SAINT-JEAN.

Allons, encore un coup.

ANDOCHE.

Non, non, il faut que je m'en aille... Laissez-moi retourner à Saint-Cast.

SAINT-JEAN.

Eh bien! alors, le coup de l'étrier.

ANDOCHE.

Oh! pour ça, ça ne se refuse pas... Ça ne pique plus du tout, et c'est encore meilleur. Jusqu'au plaisir de vous revoir... mes respects chez vous... Ah! mon chapeau! Où est mon chapeau?

SAINT-JEAN.

Eh! parbleu! sur ta tête.

ANDOCHE.

Sur ma tête?... Tiens, comment ça se fait-il? C'est que j'y tiens à mon chapeau... Le chemin de Saint-Cast, s'il vous plaît?

SAINT-JEAN.

Par ici. (*A part.*) Un cabinet qui n'a que cette porte et dont la fenêtre a vingt pieds d'élévation.

ANDOCHE.

Bien des remercîments. Au plaisir de vous revoir... mes respects chez vous. (*Il entre dans le cabinet.*) Pardon si je ne vous salue pas, c'est que j'ai oublié mon chapeau.

SCÈNE II.

SAINT-JEAN, *seul.*

Il est là... qu'il y dorme à son aise; voilà comment il exécutera la commission dont on l'a chargé... Est-ce heureux que je l'aie rencontré! Ici, du moins, il ne pourra retrouver cet Yvon; il ne pourrait rencontrer tout au plus, dans cette maison d'été, que la danseuse que monseigneur y a envoyée; il n'y aurait pas d'inconvénient... On vient... c'est elle, sans doute...

SCÈNE III.

FLORENTINE, SAINT-JEAN.

FLORENTINE

C'est vous, Saint-Jean?... Donnez-moi donc des

nouvelles de votre maitre, que j'ai attendu hier inutilement... Eh bien, quand je le tiendrai, il passera un mauvais quart d'heure... et je serai encore en reste avec lui.

SAINT-JEAN.

Madame... que lui dire?

FLORENTINE.

Achevez donc... et que le valet ait, du moins, de l'esprit pour toute la trahison de son maître.

SAINT-JEAN.

Mais j'ignore... je vous le jure... Tenez, il va vous dire lui-même... car le voici. (*A part.*) Je respire! (*Bas, à Lussan.*) Tenez-vous bien!

Il sort.

SCÈNE IV.

LUSSAN, FLORENTINE.

FLORENTINE.

Enfin, monsieur, je vous retrouve... c'est fort heureux! Où étiez-vous, hier au soir, pendant que moi aussi je vous attendais ici et je m'impatientais... Dieu sait!

LUSSAN.

Mais, comme Saint-Jean a dû vous le dire, j'étais sorti pour le service du roi.

FLORENTINE.

Assez!... Voulez-vous parler raison avec moi?

LUSSAN.

Avec vous, c'est difficile; mais enfin, essayons.

FLORENTINE.

Je vous aime toujours, vous le savez...

LUSSAN.

Vous appelez cela de la raison?

FLORENTINE.

C'est de la folie!... Je suis folle, d'accord; mais enfin je veux que vous m'aimiez à votre tour... surtout que vous me soyez fidèle.

LUSSAN.

Sur ce point-là, je n'ai plus rien à me reprocher.

FLORENTINE.

Vous mentez!... Oh! je ne veux pas parler de ce qui s'est passé quand j'étais loin de vous; raisonnablement, on ne peut exiger de fidélité que dans un rayon de quatre ou cinq lieues: d'ailleurs, sous ce rapport-là nous sommes quittes; mais ici, sous mes yeux, en ma présence, si vous m'avez trompée... prenez garde, Lussan, ce serait jouer avec le feu. On dit que je mystifie les autres, c'est possible; mais, avant tout, j'ai la prétention de ne pas être mystifiée, et si je l'étais jamais ici, j'aurais les moyens de payer largement mes dettes de vengeance envers vous... Ce sont les seules que je paye.

LUSSAN.

Et ces moyens?...

FLORENTINE.

Ce sont tout bonnement des chiffons de papier, que je ne connais pas, du reste, mais qui peuvent, m'a-t-on assuré, vous enlever l'héritage de la douairière de Marsigny que vous attendez avec tant d'impatience.

LUSSAN.

Vraiment! Et d'où les tenez-vous?

FLORENTINE.

Vous le saurez quand vous en serez digne.

LUSSAN.

Mais jamais je n'ai mieux mérité votre confiance et vos bonnes grâces... je n'ai jamais aimé que vous, ma chère Florentine!... Je n'aime que vous, je n'aimerai que vous...

FLORENTINE.

Voyez-vous, voyez-vous comme il s'enflamme pour un million... car c'est un million que vous attendez de la vieille douairière. Eh bien, qu'on dise encore qu'il n'y a que la fidélité des danseuses qui soit au poids de l'or!

LUSSAN.

Eh quoi! vous supposez...

FLORENTINE.

Que mon moyen réussira parfaitement. Je vous paye un million votre fidélité... Malgré sa rareté, elle est assez récompensée, vous me l'avouerez.

LUSSAN, *à part.*

Quels peuvent être ces papiers? (*Haut.*) Me montrerez-vous, du moins, ce dépôt?

FLORENTINE.

Peut-être!...

LUSSAN.

Oh! je vous en prie!... Le voir, rien que le voir... et vous le garderez.

FLORENTINE.

Je ne sais si c'est là le cas de dire : La vue n'en coûte rien.

LUSSAN.

Tantôt, pendant cette partie de chasse à laquelle j'ai songé, pour que nous puissions nous trouver un moment seuls...

FLORENTINE.

Vraiment! C'est pour cela?...

LUSSAN.

Pour quel autre motif?... Nous débarrasser de tous ces importuns dans le palais, c'eût été difficile, tandis qu'à la chasse, pendant qu'ils courent le gibier, on s'égare par hasard.

FLORENTINE.

Eh bien, nous verrons...

LUSSAN, *lui prenant la main.*

Ma chère Florentine!

FLORENTINE.

Vilain monstre, va!... Mais, silence, on vient...

LUSSAN.

Qu'est-ce?... J'avais défendu...

SAINT-JEAN.

Monsieur de la Chalotais demande instamment à voir.

LUSSAN.

Je n'y suis pas.

SAINT-JEAN.

C'est ce que je lui ai répondu; mais il insiste. Il invoque son privilège de procureur général, et a déclaré qu'il ne s'en irait pas qu'il ne vous eût parlé.

LUSSAN.

Au diable l'importun !

SAINT-JEAN.

Je crois que, sans imprudence, vous ne pouvez refuser de le recevoir.

FLORENTINE.

Eh bien, il faut vous en débarrasser.

LUSSAN.

Soit. (*Saint-Jean sort.*) Mais vous me montrerez les papiers ?

FLORENTINE.

Allons, il est dit que je serai votre dupe toute ma vie !... (*A part.*) Pour venger toutes celles que l'Opéra a faites en ma personne.

LUSSAN, *lui baisant la main.*

Charmante !... Ainsi vous ne me faites plus l'injure de vous défier de moi ?

FLORENTINE.

Oui ?... moi !... par exemple ! (*A part.*) Allons toujours aux informations. (*Haut, d'un ton mielleux.*) Au revoir, mon cher Lussan.

Elle rentre.

SCÈNE V.

LUSSAN, *puis* LA CHALOTAIS.

LUSSAN, *seul.*

Que veulent dire ces papiers dont elle me menace?... Aurait-on découvert?... Sans la visite de la Chalotais j'aurais tout appris. Que veut-il faire aussi celui-là?... Ah! mon oncle m'a écrit déjà qu'il était certain de l'emporter sur lui; j'attends d'un moment à l'autre le courrier extraordinaire qui doit m'apporter la décision de Louis XV ; je vais traiter l'ennemi en conséquence. (*La Chalotais entre, conduit par le domestique, qui se retire.*) Monsieur, je vous ai reçu sur votre insistance, mais j'ai peu d'instants à moi; soyez bref, je vous prie. Allons au fait.

LA CHALOTAIS.

C'est mon dessein aussi, monsieur de Lussan... Je viens vous demander compte de l'enlèvement de Jeanne Kerdaiek.

LUSSAN, *à part.*

Ah! diable !... (*Haut.*) Vous dites?

LA CHALOTAIS.

Je dis qu'après avoir éloigné d'elle Yvon son fiancé, son seul défenseur, abusé par je ne sais quelle fable mensongère, vous l'avez fait enlever, elle, par ruse ou par violence... Je dis qu'elle doit être ici en votre pouvoir, et que vous allez me la rendre sur l'heure.

LUSSAN.

Je vous avais dit, monsieur, que j'avais peu de temps à moi, et vous prenez à tâche de m'en faire perdre par le récit d'un roman fort bien inventé peut-être, mais que j'ai le droit de ne pas écouter chez moi.

LA CHALOTAIS.

Trêve de railleries, monsieur le comte; votre oncle, dont vous êtes le digne représentant, accable la Bretagne d'impôts et ses paysans de corvées; les sueurs de nos frères ont servi vos caprices; leurs épargnes ont entretenu votre luxe; nous avons tout supporté; on nous laissait du moins l'honneur !... Mais s'il faut maintenant que vous veniez arracher de nos bras nos filles et nos femmes pour les plaisirs de vos petites maisons... Oh! prenez garde, monsieur le comte!... Que Jeanne vienne, qu'elle reparaisse à l'instant, et remerciez Dieu à genoux si votre audace n'a pas encore rendu le mal irréparable; car alors c'est moi qui m'attacherais à vous... Vous connaîtriez tout ce qu'il y a d'implacable dans le juste ressentiment d'un honnête homme; si les armes de la justice se brisaient dans mes mains contre vous, j'irais moi-même au roi; un si lâche attentat l'éclairerait du moins, et si quelque chose pouvait rendre moins affreux pour mon cœur le malheur de ma fille adoptive, c'est la pensée que les persécuteurs de notre Bretagne auraient mis fin à leur oppression par leur propre crime.

LUSSAN.

Eh bien, monsieur de la Chalotais, vous pouvez aller au roi dès à présent; seulement vous trouverez chez lui mon oncle, le duc d'Aiguillon, et madame Dubarry, sa protectrice.

LA CHALOTAIS.

Il ne manquait à ce tyran de province que l'appui d'une courtisane.

LUSSAN.

Monsieur !...

LA CHALOTAIS.

Mais il est un noble prince, bien jeune encore, qui portera la couronne à son tour, et qui, en attendant, défend nos droits aux pieds du trône; Dieu ne permettra point que son généreux secours soit inutile. Mais aujourd'hui, il ne s'agit que de Jeanne !... Encore une fois, rendez-la-moi, monseigneur, rendez-la-moi !...

LUSSAN.

Encore une fois, je vous répète, monsieur, que je ne connais pas cette Jeanne dont vous me parlez... Est-ce que je m'inquiète de cela?... Il est étrange qu'on se permette de me déranger pour si peu.

LA CHALOTAIS.

Pourtant on m'a bien assuré que c'était un de vos gens que Jeanne avait suivi...

LUSSAN, *à part.*

Il ne sait rien; de l'audace. (*Haut.*) Vous devriez vous armer de preuves avant de venir accuser chez lui un gentilhomme, et surtout mieux choisir votre temps... Voici l'heure de la chasse, monsieur de la Chalotais, et en attendant la

guerre que vous me ferez, permettez que je m'amuse; ce sera autant de pris sur l'ennemi.

Il sort.

SCÈNE VI.

LA CHALOTAIS, *seul.*

Quelle insolente ironie!... Oh! mais Jeanne ne peut être ici, sans cela le comte n'eût pas nié avec autant d'audace... Mais ou peut-elle être?... Elle!... Yvon!... dont je n'ai pas découvert les traces!... Oh! je les trouverai, je saurai tout!... Mais hâtons-nous de sortir de cette maison... On vient de ce côté... C'est une femme qui arrive avec précaution... Grand Dieu!... on dirait... ah! je m'abuse, sans doute... Non, c'est elle!... c'est bien elle!...

SCÈNE VII.

LA CHALOTAIS, JEANNE, *entrant précipitamment.*

LA CHALOTAIS.

Jeanne!... Jeanne!...

JEANNE.

Oh! vous!... vous ici!... Oh! je suis sauvée!...

LA CHALOTAIS.

Jeanne était en son pouvoir!... O l'infâme! Il m'avait trompé, là, tout à l'heure... et vous l'avez souffert, mon Dieu!...

JEANNE.

C'est que, pour arriver jusqu'ici, si vous saviez que d'efforts, que d'obstacles!... Ils m'avaient enfermée seule, comme une criminelle!... Je pleurais, je criais!... personne ne venait!... J'appelais la mort, elle était sourde aussi!... Alors, dans mon désespoir, j'ai ouvert la fenêtre pour me précipiter... un arbre était là, dont les branches arrivaient à ma portée; je me suis élancée avec courage, et peu d'instants après j'ai touché le sol. Alors, fuyant avec précipitation cette maison maudite, j'ai erré sans but dans ce vaste jardin, sans m'arrêter, croyant toujours que j'étais poursuivie, jusqu'au moment où j'ai aperçu ce pavillon, et les forces m'ayant manqué, j'y suis entrée pour y mourir.

LA CHALOTAIS.

Mourir!... Toi, mon enfant!

JEANNE.

Oui, c'est maintenant ma seule espérance!

LA CHALOTAIS.

Que dis-tu!... que dis-tu!... La mort!... Tu veux la mort lorsque je suis là, moi!... Mais parle, explique-toi, Jeanne, mon enfant!...

JEANNE.

Ne m'interrogez pas!...

LA CHALOTAIS.

Parle, te dis-je!... Je veux tout savoir...

JEANNE.

Ne voyez-vous pas mes larmes et la rougeur de mon front!...

LA CHALOTAIS.

Déshonorée!... Il est donc vrai!... Quoi! ce misérable a osé!... Mais rien n'est donc sacré pour cette race de débauchés! Mon enfant d'adoption, ma fille, ils l'ont flétrie, perdue!... Oh! s'ils ont pu rendre impuissante jusqu'ici la voix du magistrat, cette fois ils tenteraient en vain d'étouffer les cris du père qui demande justice. Quand je paraîtrai devant le parlement pour demander vengeance de cet attentat, quand je dirai le crime, quand je montrerai la victime, chaque père pensera à sa fille, chaque frère à sa sœur, chaque époux à sa femme... Et malgré tous les obstacles, on fera de cet homme, à l'instant, une justice aussi terrible que son crime est infâme!... Viens, suis-moi!... Et devant le parlement, devant la Bretagne entière...

JEANNE.

Arrêtez! arrêtez!... Qu'allez-vous faire?... Publier ma honte quand j'étais à peine rassurée contre ce nouveau malheur par le silence de la tombe!...

LA CHALOTAIS.

Mais, infortunée!... ton malheur désormais peut-il être plus grand pour toi?...

JEANNE.

Oui, quand il le saura, lui!...

LA CHALOTAIS.

Lui!...

JEANNE.

Oui, Yvon!...

LA CHALOTAIS.

Yvon!... Tu l'aimes donc encore?

JEANNE.

Oh! plus que ma vie!... Il m'a quittée, abandonnée... j'ignore pourquoi... Il m'a oubliée peut-être, et je ne pourrai jamais être à lui... mais je l'aime.. je l'aime!... et je ne veux pas qu'il me méprise!..

LA CHALOTAIS.

Mais pourtant...

JEANNE.

Monsieur, je vous le demande à genoux, au nom de mes souffrances, au nom de mon malheur!... le secret! le secret!

LA CHALOTAIS.

Pauvre enfant! Tu le veux... tu l'exiges... eh bien, soit, je te le promets! Sortons d'ici!

JEANNE.

Oui... pas d'éclat! pas de scandale!... tout se découvrirait... et tôt ou tard il le saurait, lui! Oh! partez sans moi.

LA CHALOTAIS.

Te laisser seule ici!... ah! je me souviens quand je suis arrivé, tout se préparait pour une partie de chasse. Ce misérable ne reviendra pas; écoute, la porte de ce jardin communique au Parlement, c'est par là que nous venions chercher le duc

d'Aiguillon pour présider les lits de justice. Je cours au Parlement, je ferai ouvrir cette porte, et c'est par là que tu t'échapperas.

JEANNE.

Hâtez-vous!... Dieu veillera sur moi jusqu'à votre retour.

SCÈNE VIII.

JEANNE, *seule.*

Oh! oui, qu'il ignore toujours le malheur qui me frappe!... que je sois toujours pure aux yeux d'Yvon, qu'il me croie encore digne de lui, pour que je puisse supporter notre éternelle séparation. Malheureuse!... il m'aimait encore, j'en suis sûre! il serait revenu, j'aurais pu être à lui; et parce qu'un infâme m'a trouvée sur son chemin, parce qu'il a employé contre moi la ruse et la violence, je suis flétrie, déshonorée, perdue!... C'est ce misérable qui a commis le crime, et la honte en retombe sur moi!... Et tout espoir de bonheur est à jamais anéanti! O mon Dieu! c'est trop de souffrances et d'amertumes pour le cœur d'une pauvre fille!... Mon Dieu! mon Dieu! par pitié, donnez-moi la mort. (*Elle pleure.*) Mais quel est ce bruit? Serait-ce moi qu'on cherche?... Ah! dérobons-nous à cet homme, fuyons!...

Elle va pour sortir, Yvon se présente.

SCÈNE IX.

JEANNE, YVON.

JEANNE.

Yvon!...

YVON.

Jeanne!... Vous ici, Jeanne, chez le comte de Lussan!... ah! je comprends, vous avez reçu ma lettre, que j'avais remise à votre cousin, vous venez vous-même...

JEANNE.

Votre lettre, je ne l'ai pas reçue.

YVON.

Sans doute il se sera croisé avec vous... Mais alors que venez-vous faire dans ce palais?

JEANNE, *distraite et le regardant.*

J'y arrive à l'instant... Oui, je voulais m'exiler du pays, fuir à jamais cette Bretagne où vous m'avez abandonnée!... et, comme vassale, j'ai dû en demander l'autorisation au gouverneur. M. de la Chalotais m'a conduite ici... il est auprès de monsieur le comte de Lussan, et vous allez le voir revenir!... Mais vous, vous... ces riches habits... ce lieu où je vous trouve, m'en disent assez!... Ah! malheureuse! il ne m'aimait plus!

YVON.

Moi!... moi, Jeanne!... vous pouvez croire... Ah! avant de me condamner, écoutez-moi: entraîné vers un avenir de gloire et de bonheur auquel je devais plus tard vous associer, j'ai dû vous fuir en vous cachant les causes de cet abandon; mais vous voulez partir, vous éloigner à jamais de moi!... je n'écoute plus rien; je foule aux pieds le serment que j'avais fait de me taire; maintenant que je vous retrouve, Jeanne, je le sens bien, jamais notre affection n'a été pour mon cœur un si ardent besoin!... Jeanne, donnez-moi votre main!... parlez-moi, dites-moi que vous m'aimez!

JEANNE, *à part.*

O mon Dieu!... il m'aime toujours!

YVON.

Vous vous détournez de moi!... oh! je le comprends, vous ne pouvez me pardonner d'avoir pu un instant supporter la pensée de notre séparation!... Mais, Jeanne, je n'acceptais la noblesse, les honneurs, la fortune que pour les partager plus tard avec vous!... avec vous seule, je vous le jure!... Vous seule êtes la fiancée de mon cœur; vous seule, Jeanne, serez la compagne de ma vie!

JEANNE, *à part.*

Que dit-il?... ah! Dieu soit loué, je pourrai du moins mourir avec mon secret!... (*Haut.*) Monsieur, cette noblesse, ces honneurs nous séparent à jamais!... je ne peux, je ne dois pas accepter ce sacrifice!... Adieu, d'autres devoirs vous réclament, d'autres destinées vous attendent!

YVON.

Que dites-vous?...

JEANNE.

Ma résolution est irrévocable; quoi qu'il puisse arriver, la mésalliance d'Yvon le grand seigneur avec Jeanne la paysanne est impossible!

YVON.

Impossible, dites-vous?... Eh bien! puisque vous ne voulez pas revenir à moi, c'est donc à moi d'aller jusqu'à vous!... Ces destinées que vous ne voulez point partager, je les repousse!... ces devoirs dont vous êtes jalouse, je les renie!... Aussi bien il faudrait encore vous quitter quelque temps peut-être!... Insensé! qui croyais pouvoir vivre un jour, une heure de plus sans vous, sans votre présence, sans votre amour! Jeanne, le duc a disparu; il n'y a plus devant vous qu'Yvon votre fiancé, votre égal, qui vous adore, qui demande à genoux votre main!... Venez! quittons à l'instant ce palais... retournons au village, puisque c'est là seulement que vous pouvez être à moi!... Venez! venez!... Je vous le demande!... je le veux!

JEANNE, *à part.*

Oh! tant d'amour! et ne pouvoir...

YVON.

Jeanne!...

JEANNE.

Laissez-moi! laissez-moi!...

YVON.

Quoi! muette, immobile, glacée!... Mais cette affection que vous m'aviez jurée, c'était donc un

mensonge? (*Avec larmes.*) Mais vous ne m'aimiez donc pas?

JEANNE.

Que dit-il?...

YVON.

Vous ne m'aimiez pas, vous dis-je!... car s'il en était autrement, auriez-vous résisté à tant de preuves d'amour?... résisteriez-vous en ce moment à mes prières, à mes larmes?... car je pleure, je pleure de rage, de désespoir, de douleur!... je pleure enfin, voyez...

JEANNE.

Oh! c'en est trop! et malgré moi!... Eh bien! Yvon, sachez... entre nous... un opprobre!... une honte!... Non, non, jamais je ne pourrai... Adieu! ne me suivez pas!... Adieu! adieu pour jamais!...

Elle sort en délire.

SCÈNE X.

YVON, *puis* FLORENTINE.

YVON, *seul.*

Pour jamais!... Ainsi elle me quitte! elle m'abandonne!... ingrate!... elle ne m'aime plus... mais que dis-je!... ces mots d'opprobre et de honte qu'elle a prononcés... que signifient ces paroles?... à qui s'adressent-elles? Oh! je veux savoir... courons, courons! et qu'elle m'explique du moins...

FLORENTINE, *accourant du fond.*

Lussan est-il ici?

YVON, *voulant sortir.*

Non, madame.

FLORENTINE, *l'arrêtant.*

Et cette jeune fille qui sort d'ici et que je viens de rencontrer, la connaissez-vous?

YVON.

Pourquoi cela?

FLORENTINE.

Quelle est-elle? qu'est-elle venue faire ici?... Mais parlez!... parlez donc, monsieur!

YVON.

Madame, en ce moment je n'ai pas le temps de satisfaire une vaine curiosité, et je ne repondrai pas plus ce matin à votre question, qu'hier je n'ai répondu à votre lettre.

FLORENTINE.

A ma lettre? je vous ai écrit, moi?

YVON, *prêt à sortir.*

Eh! vous le savez bien.

FLORENTINE.

Un instant, un instant, on ne se vante pas ainsi d'avoir des lettres d'une danseuse... Diable! ça pourrait me compromettre, et vous allez m'expliquer...

YVON.

Voici votre lettre, madame; reprenez-la et laissez-moi sortir.

FLORENTINE.

Mais cette lettre n'est pas de moi, je ne l'ai jamais écrite; je savais bien...

YVON.

Que dites-vous?... Quoi! vous n'étiez pas, hier au soir, enfermée dans le cabinet du comte de Lussan?

FLORENTINE.

Moi?... j'étais ici et j'y ai passé la nuit... Je m'y suis assez ennuyée...

YVON.

Mais cette lettre était donc sérieuse?... Et cette femme qui était prisonnière et qui implorait mon secours...

FLORENTINE.

Qui implorait votre secours... ce n'était pas moi, je vous jure; ces choses-là ne m'arrivent jamais... Ah! je devine tout!... Traître de comte, tu me le payeras cher!

YVON.

Mon Dieu!... j'étais donc le jouet de Lussan?... Je passais aux yeux de ses amis pour le lâche complaisant de ses vices... Mais j'y pense... tout à l'heure... cet accueil glacé et méprisant de Jeanne, ces mots d'opprobre, de honte qu'elle m'a jetés... Elle savait donc... O Lussan! Lussan!... j'aurai ta vie!...

FLORENTINE.

Lussan, je te mettrai à un million d'ameude.

YVON.

Mais quelle était donc cette femme que j'ai livrée au déshonneur?... Oh! il faut que je sache...

Il va pour sortir et aperçoit M. de la Chalotais.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LA CHALOTAIS.

LA CHALOTAIS.

Lisez cette lettre, monsieur.

YVON.

Cette lettre!...

LA CHALOTAIS.

Elle est de Jeanne!... Vous l'avez accusée de ne pas vous aimer; voici la réponse.

YVON.

Jeanne!... Oh! oui!... Cette lettre contient l'expression de son mépris!... Cette lettre, c'est mon arrêt!... (*Lisant.*) « Yvon, je vous aime, je n'ai jamais aimé que vous! » Mon Dieu! mais je connais cette écriture!... Ce billet qui tomba entre mes mains... Oh! non! mes souvenirs me trompent!... ce serait trop de désespoir!... Mais cependant c'est bien la même écriture!... Oh! je comprends tout!... Honte et malheur!...

LA CHALOTAIS.

Que veux-tu dire?... Cette autre lettre...

YVON.

M'avait été écrite par Jeanne, qui implorait mon secours; et moi, ignorant que c'était elle, abusé, trahi par cet infâme Lussan, je lui ai lâchement abandonné sa victime!... C'est moi qui ai perdu Jeanne!... c'est moi qui l'ai perdue.

LA CHALOTAIS.

C'était toi!... malheureux!...

YVON.

Et rien ne s'est élevé en moi pour me dire : Celle que tu aimes est là; c'est elle qui t'écrit, c'est elle qui t'implore!... Et Dieu n'a pas voulu que je tue cet homme sur le seuil de cette chambre!... Oh! c'est à douter de la Providence!...

LA CHALOTAIS.

Il ne fallait douter que de toi-même, lorsqu'elle te défendait de suivre ces hommes, qu'il suffit de toucher pour devenir coupable.

YVON.

Eh bien, puisqu'ils m'ont fait coupable, un crime de plus, s'il le faut, mais un crime qui me venge.

LA CHALOTAIS.

Que vas-tu faire? insensé!... Arrête!...

YVON.

M'arrêter!... Dieu seul le pourrait en ce moment; mais s'il a permis le crime, il permet le châtiment. Adieu, monsieur de la Chalotais, adieu!

Il sort précipitamment.

SCÈNE XII.

LA CHALOTAIS, FLORENTINE.

FLORENTINE.

Monsieur de la Chalotais... c'est vous qui êtes monsieur de la Chalotais?... Enchantée de faire votre connaissance... J'allais me rendre chez vous à l'instant pour vous remettre ces papiers, qui sont à votre adresse.

LA CHALOTAIS.

Que signifie....

FLORENTINE.

Ils ont été rapportés des colonies par monsieur de Laval, auquel le duc de Marsigny les avait confiés à son lit de mort.

LA CHALOTAIS.

Marsigny, dites-vous?...

FLORENTINE.

Monsieur de Laval étant mort subitement, j'ai trouvé ces papiers, dont il m'avait si souvent parlé; tout ce que j'en sais, c'est qu'ils doivent priver Lussan d'un héritage. Voilà pourquoi je vous les remets. Cela suffit à ma vengeance... Et maintenant je cours après Yvon pour l'empêcher de faire une folie; car moi je ne veux pas la mort du pécheur. Adieu, monsieur.

Elle sort par le fond.

SCÈNE XIII.

LA CHALOTAIS, *seul.*

Quels peuvent être les écrits renfermés sous ce cachet? Lisons!... lisons vite!... En effet, le testament de mon pauvre ami Marsigny..... Que vois-je?... Ces preuves que j'ai attendues si longtemps... Une déclaration de l'amiral anglais, datée des colonies, appuyée du dernier témoignage du matelot qui gardait le pavillon amiral. Se peut-il?... C'était... Ah! mon Dieu! je vous remercie!... Mais achevons de lire le testament de mon pauvre ami!... Que vois-je?... Oh! mes yeux m'abusent encore, sans doute!... Non! non!... Lui! lui!... Yvon!... Yvon!...

SCÈNE XIV.

JEANNE, LA CHALOTAIS.

JEANNE.

Fuyez! fuyez, monsieur...

LA CHALOTAIS.

Vous encore ici, Jeanne?

JEANNE.

J'y reviens pour vous sauver... J'étais au Parlement. Tout à coup des soldats remplissent les cours. « Où est monsieur de la Chalotais? dit leur » chef. Nous venons pour l'arrêter... Qu'on le » cherche... Obéissez aux ordres de monsieur de » Lussan. » Alors j'ai couru, je suis rentrée dans ce jardin, et je viens vous avertir... Fuyez!...

LA CHALOTAIS.

Oh! à mon tour, j'ai des armes!... Tiens, Jeanne, regarde, voilà ta vengeance!...

JEANNE.

Il se pourrait!... (*Elle lit.*) Ah! je comprends les dernières paroles de l'officier à ses soldats : « Surtout qu'il soit fouillé aussitôt que saisi; des » papiers importants viennent de lui être remis. » A tout prix monsieur de Lussan veut les avoir. »

LA CHALOTAIS.

Quoi! il sait déjà... Et les preuves me seraient enlevées!...

JEANNE.

On approche!...

LA CHALOTAIS.

Que faire?... comment me dérober à eux?...

ANDOCHE, *en dehors.*

Le chemin de Saint-Cast, s'il vous plaît?

LA CHALOTAIS.

Cette voix... je ne me trompe pas... c'est Andoche!...

Il ouvre la porte du cabinet.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, ANDOCHE.

ANDOCHE.

Monsieur de la Chalotais!...

LA CHALOTAIS.

Andoche! C'est le ciel qui l'envoie!...

ANDOCHE.

Monsieur de la Chalotais!... Jeanne!... Tiens!...

LA CHALOTAIS.

Oui, tous deux, qui te prient de leur sauver plus que la vie.

ANDOCHE.

Que faut-il faire?

LA CHALOTAIS.

Te sens-tu le courage de braver même les soupçons du comte de Lussan?

ANDOCHE.

Pour vous et pour Jeanne, je braverais ceux du diable.

LA CHALOTAIS.

Prends ces papiers, garde-les, ne les perds jamais de vue, et ne les rends qu'à moi, à moi seul!...

ANDOCHE.

Ne jamais les perdre de vue... Comment faire?... Ah! je les cacherai dans mon chapeau, où était ma maison.

JEANNE.

Les voici... Toutes les issues sont gardées!...

LA CHALOTAIS.

Ah! comment sortir sans être vus?...

ANDOCHE.

Attendez... cette fenêtre... personne n'est au bas...

LA CHALOTAIS.

Vingt pieds d'élévation...

ANDOCHE.

Ah! bath!... c'est pour Jeanne et pour vous!... Au revoir!...

Il saute par la fenêtre.

LA CHALOTAIS.

Sauvé!...

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, LUSSAN, SAINT-JEAN, SOLDATS.

LUSSAN, *à part.*

Il est bien ici, et Jeanne avec lui... Oh! que m'importe! Ces papiers que Florentine lui a livrés, je les aurai maintenant.

LA CHALOTAIS, *à part.*

Mes preuves sont en sûreté... je puis parler. (*Haut.*) Monsieur le comte de Lussan, vous m'aviez lâchement trompé, et cette jeune fille...

LUSSAN.

Monsieur de la Chalotais, au nom du roi, je vous arrête.

LA CHALOTAIS.

Moi!... moi, procureur général!

LUSSAN.

Vous ne l'êtes plus. Voici l'ordonnance qui vous destitue, et la lettre de cachet qui vous emprisonne.

JEANNE.

Ah! c'en est trop! La prison, à lui! mon noble protecteur! Mais moi, je parlerai du moins, je dirai que cet homme, usant d'une ruse infâme pour flétrir une jeune fille...

LUSSAN.

Cette femme est folle! qu'on s'assure d'elle.

LA CHALOTAIS, *l'arrêtant.*

Jeanne!

JEANNE, *avec énergie.*

Je dirai qu'il y a dix-huit ans, par une autre trahison...

LUSSAN.

Cette femme est folle comme l'était sa mère! qu'on les entraîne tous les deux, qu'on les sépare, qu'on les fouille, et qu'on étouffe leurs cris. Obéissez.

Les Soldats obéissent.

JEANNE.

O ma mère! ô ma pauvre mère!

LA CHALOTAIS.

Jeanne, du courage! nous serons vengés.

On les entraîne. Au même instant, on entend la voix d'Yvon dans la coulisse.

YVON, *en dehors.*

Où est-il? où est-il?

SCÈNE XVII.

LE CHEVALIER, LUSSAN, SEIGNEURS, YVON, VALETS.

LE CHEVALIER.

Eh! parbleu! le voilà!

YVON.

Monsieur de Lussan!

LUSSAN.

Yvon à présent!

YVON.

Non pas Yvon, mais le duc de Marsigny, qui, grâce à ce titre, a droit de vous demander compte devant ces gentilshommes, nos égaux, du sort de Jeanne Kerdalek. Qu'avez-vous fait de cette jeune fille?

LUSSAN.

Ceci se prolonge un peu, il est temps d'en finir.

YVON.

Qu'en avez-vous fait? Répondez.

LUSSAN.

Si vous êtes curieux de le savoir, regardez de ce côté, vous devez voir encore un homme et une jeune fille entraînés par des soldats. L'homme est monsieur de la Chalotais, que j'envoie au château de *Toro;* la jeune fille est votre Jeanne, que j'envoie à la Salpêtrière.

YVON.

A la Salpêtrière!

LUSSAN.

Oui, monsieur, parce que c'est l'asile des aliénées, et que Jeanne a parlé comme une folle!

YVON.

Misérable!..... mais en outrageant ainsi une paysanne, vous avez oublié qu'à côté d'elle était un gentilhomme qui a le droit de la venger.

LUSSAN.

Gentilhomme! mais vous ne l'êtes pas.

YVON.

Qu'osez-vous dire?

LUSSAN.

Vous ne comprenez pas? mais tout ceci n'est qu'un jeu pour nous distraire, monsieur Yvon. Vous n'êtes point le fils du duc de Marsigny, dont l'enfant est mort il y a dix-sept ans.

YVON.

Grand Dieu!

LUSSAN.

Il n'est plus nécessaire de vous abuser... Otez cet habit qui ne vous appartient pas plus que votre titre, et si monsieur Yvon tient à se battre, qu'il le fasse avec ses pareils; voilà ses adversaires; sortons, messieurs, la farce est jouée.

Ils sortent. Yvon reste avec les Valets.

YVON.

Ainsi, je n'étais pas noble!... Oh! cet habit, il me pèse maintenant, il me souille, il me brûle! (*Il l'ôte et le foule à ses pieds.*) Oh! puisque je suis manant, il m'en reste du moins la force. (*Retroussant ses manches.*) Arrière, laquais, arrière devant moi; sous ces manchettes de gentilhomme il y a des bras de peuple!... Arrière; ouvrez les portes au manant! écartez-vous pour le laisser passer! (*Il écarte rudement les valets et passe au milieu d'eux!*)

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente un préau de la Salpêtrière, entouré de grilles. Au fond le dôme vu pardessus un mur d'enceinte.

SCÈNE PREMIÈRE.

LANDAIS, GARDIENS, UNE GARDIENNE.

LA GARDIENNE.

Voici le raisiné qu'on distribue aux folles en réjouissance du rétablissement de notre roi Louis XV, qui a failli mourir.

LANDAIS.

C'est bien ça, aux gens raisonnables du vin, aux folles des confitures, cela ne peut pas leur monter à la tête; et dans cette cour, ce serait dangereux, car ce sont bien les folles les plus méchantes... Aussi c'est le régime le plus soigné.

LA GARDIENNE.

Grâce au ciel, nous autres gardiennes en sommes débarrassées.

LANDAIS.

Il le fallait bien, elles auraient fini par vous tuer. C'est singulier, ici elles ne veulent pas obéir aux femmes, et puis je crois que votre costume leur faisait peur.

LA GARDIENNE.

Mais est-ce que leur fureur n'est pas apaisée?

LANDAIS.

Ah bien, oui! hier encore, Mme Marthe a traversé la cour pendant qu'elles étaient en liberté; elles n'ont pas eu plus tôt aperçu sa grande coiffe noire, qu'elles se sont précipitées sur elle, et en un clin d'œil tout a été déchiré. Heureusement je suis accouru avec un gardien et je l'ai arrachée de leurs mains; sans cela, elles l'auraient tuée sur la place.

LA GARDIENNE.

Allons, je vois qu'on les fera garder longtemps encore par des hommes, et elles doivent vous donner du mal encore?...

LANDAIS.

Je vous en réponds; mes deux aides et moi ne sommes pas de trop les jours où elles sont agitées; et si je pouvais avoir un ou deux hommes de plus...

LA GARDIENNE.

Il y en a un ici qui ferait bien votre affaire; c'est Gérard, celui qui est aux furieuses de la première division.

LANDAIS.

Ah! oui; on m'a dit qu'il allait bien celui-là.

LA GARDIENNE.

Il n'y a pas de folle qui lui résiste; en un tour de main il réduit la plus méchante; et puis il est d'une brusquerie, d'une rudesse avec elles... Enfin, depuis le peu de temps qu'il est ici, son nom seul est une épouvante dans la Salpêtrière.

LANDAIS.

Il faut ça... C'est un jeune homme qui ira loin; il a de l'avenir dans le poignet, et si jamais j'avais besoin d'augmenter mon personnel, je vous l'enverrais demander; vous me le céderiez, n'est-ce pas?

LA GARDIENNE.

Avec plaisir, pour maintenir ces péronnelles qui deviennent plus méchantes à mesure qu'elles vieillissent.

LANDAIS.

Je vous demande un peu pourquoi elles vieillissent?.. si ce n'est par pure méchanceté et pour nous donner plus de mal; heureusement qu'elles nous font accrocher de temps en temps quelques étrennes des étrangers qui viennent les visiter. A propos de ça, c'est le jour où ils peuvent entrer aujourd'hui... S'il pouvait en venir quelques-uns de cossus et de généreux surtout!

LA GARDIENNE.

Vous êtes bien sûr que c'est à vous qu'ils donneront le plus.

LANDAIS.

Pas tant que vous croyez... On est complaisant, on est aimable, mais le monde est bien avare!... Enfin, nous verrons aujourd'hui.

LA GARDIENNE.

Oh! taisez-vous!... vous n'en avez jamais assez... vous aimez trop l'argent. Mais voici l'heure de faire sortir vos folles; je m'en vais, car je ne me soucie pas de me trouver avec elles. Au revoir, et bonne chance avec les visiteurs.

Elle ouvre la grille et sort.

LANDAIS.

Allons, ouvrons à mes brebis, et surtout ayons les yeux sur elles.

Les Gardiens vont ouvrir les portes du dortoir, toutes les Folles s'élancent en scène.

SCÈNE II.

LES MÊMES, JEANNE, FOLLES.

Les Folles voyant Landais qui tient le raisiné, se groupent autour de lui et en demandent toutes à la fois. Jeanne arrive la dernière; elle va s'asseoir tristement sur un banc.

LANDAIS.

Comme elles connaissent ça!... Allons, allons, on vous régale aujourd'hui... mais un instant, que diable! chacune aura son tour... Ce n'est pas tout d'être folles, il faut encore être raisonnables... On vous fait manger du raisiné en réjouissance du rétablissement de notre grand roi Louis XV; mais vous allez tellement vous réjouir que vous en aurez une indigestion!...

LES FOLLES, *pressant Landais.*

Encore! encore!...

LANDAIS.

Voulez-vous bien finir?.. J'ai dit : assez!.. Je vais vous mettre à la raison, moi.

Il fait signe à ses Gardiens, qui dispersent les Folles; elles se forment en divers groupes.

JEANNE, *à elle-même.*

A la Salpêtrière!.. dans ce lieu terrible où ma mère est morte, où je mourrai aussi sans doute!.. Oh! mes pressentiments ne me trompaient pas, car je n'entends parler de personne au fond de ce tombeau!.. M. de la Chalotais!... existe-t-il encore?.. Et Yvon! Yvon!... Oh! s'ils savaient tous deux les douleurs auxquelles je suis condamnée!.. Vivre ainsi au milieu des folles et passer pour l'être aux yeux de tous!... n'avoir personne à qui se confier!.. pas un cœur qui vous comprenne!... O mon Dieu!... mon Dieu!.. je suis bien malheureuse!...

LANDAIS, *s'approchant d'elle.*

Eh bien! et toi, la Bretonne, tu ne veux pas ta part de raisiné?...

JEANNE.

Merci, monsieur, je n'ai pas faim.

LANDAIS.

Oh! oh! ton genre est toujours de parler raisonnablement... C'est encore une espèce de folie de ne pas vouloir être folle; mais c'est bien commun ici, je te l'ai déjà dit.

JEANNE.

Et moi, monsieur, je vous ai dit que je n'étais pas pas folle, et que, sans la machination infernale d'un misérable...

LANDAIS.

Je sais tout ça, la Bretonne... C'est l'histoire de toutes celles qui sont ici; chacune a un misérable qui a intérêt à la faire passer pour folle et l'a envoyée à la Salpêtrière.

JEANNE.

Mais, monsieur!...

LANDAIS.

Tiens, tu vois bien celle-là?.. Elle dit que Mme Dubarry l'a envoyée ici parce qu'elle allait prendre sa place auprès du roi... Celle-ci est la reine de France, qu'on a fait passer pour morte... Celle-là est la fée Urgèle, qui a présidé à la naissance de tout le monde.

JEANNE.

Oh! c'est infâme, monsieur, de vous jouer ainsi de ma douleur!... Contentez-vous de m'emprisonner, de me torturer puisque c'est votre mission, mais ne m'insultez pas!... ne me parlez pas!...

LANDAIS.

Et si ta conversation m'amuse, moi?...

JEANNE.

Je puis, du moins, ne pas vous répondre; je puis échapper à vos outrages... (*Elle se lève.*) Je sors.

LANDAIS, *la retenant.*

Reste là!..

JEANNE.

Laissez-moi! laissez-moi!...

LANDAIS.

Reste là, te dis-je!.. Ah! ah! la belle Bretonne, je ne te connaissais pas ce genre de folie... Ah! tu te rebellionnes!.. Je me disais aussi : Il faut qu'il y ait quelque chose, car cette femme est bien tranquille pour avoir été mise dans la cour des furieuses; à présent, je vois ce que c'est... Ah! tu as des moments comme ça... Mais nous avons aussi des cabanons et des chemises de force pour les mutines.

JEANNE.

Quoi!.. le cabanon!.. la chemise de force à moi!...

LANDAIS.

Parbleu! je me gênerais peut-être?...

JEANNE.

Ah! monsieur, je vous en supplie, pardonnez-moi!.. Laissez-moi encore respirer l'air du ciel!.. monsieur, je ne me fâcherai plus, je ne dirai plus que je ne suis pas folle, je ne dirai rien, je vous écouterai... mais, par pitié, ne m'enfermez pas!...

LANDAIS.

Eh bien! pour cette fois encore je te pardonne... mais si tu recommences....

UN GARDIEN.

Père Landais, voilà déjà deux étrangers.

LANDAIS.

Qu'ils soient les bien-venus !... Eh ! c'est M. Saint-Jean, mon protecteur, avec son maître, M. de Lussan. Quel bon vent les amène?...

Il va leur ouvrir.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LUSSAN, SAINT-JEAN.

SAINT-JEAN.

Fais retirer les folles, et viens nous parler.

LANDAIS.

Oui, monsieur. Allons, rentrez, les belles.

Les Gardiens font rentrer les Folles. Jeanne suit le mouvement sans détourner la tête et sans apercevoir Lussan; celui-ci et Saint-Jean sont restés sur le devant du théâtre.

SAINT-JEAN.

Ainsi, monseigneur, vous pensez que Jeanne nous fera retrouver ces papiers?

LUSSAN.

Je l'espère. La Chalotais ne les possédait déjà plus au moment où il a été arrêté. Je lui ai fait demander en vain de me dire où ils étaient déposés, lui offrant, à ce prix, sa liberté et sa rentrée en grâce; il a refusé; je l'ai fait menacer d'une étroite captivité, même de la torture, il a refusé encore; maintenant je vais essayer les mêmes moyens auprès de Jeanne.... Elle est femme, elle est faible, elle ne me résistera pas.

SAINT-JEAN.

Je le crois aussi.

LUSSAN.

En attendant, continue tes recherches avec tous les limiers de la police secrète que mon oncle a mis à notre disposition, car je ne serai tranquille que lorsque ces papiers seront anéantis. On a semé à la cour du Dauphin des bruits qui m'inquiètent. On a parlé de Jeanne.... Es-tu bien sûr de ce gardien que tu m'as fait placer ici?

SAINT-JEAN.

Du père Landais?... Je vous en réponds corps pour corps... Il est si intéressé!...

LANDAIS, *sortant du dortoir.*

Que désire monseigneur?

LUSSAN.

Voici un ordre du directeur pour que j'entretienne seul Jeanne Kerdalek; faites-la venir.

LANDAIS.

A l'instant. (*Allant au dortoir.*) Holà! hé! envoyez-moi la Bretonne.

LUSSAN, *à Saint-Jean.*

Toi, va avec cet homme, et donne-lui ses instructions dans le cas où je ne réussirais pas auprès de Jeanne.

LANDAIS, *amenant Jeanne.*

Par là! monseigneur veut te parler.

Saint-Jean fait signe à Landais; ils sortent ensemble.

SCÈNE IV.

JEANNE, LUSSAN.

JEANNE.

Que vois-je!.. vous! vous ici, monseigneur!...

LUSSAN.

Je viens ici, Jeanne, pour vous offrir la liberté.

JEANNE.

La liberté!.. un bienfait de vous... cela se peut-il?...

LUSSAN.

Oui... A un seul prix.

JEANNE.

Ce doit être une chose bien honteuse, puisque vous me la proposez.

LUSSAN.

Quelle que soit la condition, acceptez-la, je vous le conseille. Écoutez, Jeanne... il est des papiers que vous connaissez... et dont vous aviez l'imprudence de révéler tout haut le contenu.... Ces papiers, dites-moi qui les a, et vous êtes libre.

JEANNE.

Quand je disais que c'était une chose honteuse!.. Vous voulez que je désigne à votre vengeance celui qui a ce dépôt!...

LUSSAN.

Ma vengeance ne doit vous occuper que pour la détourner de vous... songez-y!.. La personne qui possède ces papiers... quelle est-elle?.. Parlez! dites son nom... et vous êtes sauvée!...

JEANNE.

Je ne le dirai pas.

LUSSAN.

Tremblez donc!...

JEANNE.

Non, je ne dirai rien!.. rien, comte de Lussan... rien que pour vous accuser... rien que pour demander vengeance à Dieu et aux hommes d'une si infâme violence.

LUSSAN.

Mais vous oubliez que je suis le maître ici, que tout m'obéit!.. Votre rebellion est impuissante, vos cris n'auront même plus d'écho dans cette cour, car, pour prix de votre refus, de votre silence obstiné, un sombre cabanon d'aliénée...,

JEANNE.

Grand Dieu!

LUSSAN.

Oui... plus d'air, plus de soleil... jamais de promenades sous ces arbres; un cachot éternel que vous ne quitterez que pour le tombeau.

JEANNE.

O ma mère! ma mère!... je la disais bien. Comme vous je mourrai!...

LUSSAN, *à part.*

Elle faiblit!... (*Haut.*) Songez-y!... Un homme éloquent et populaire, l'idole d'une province entière, la Chalotais,.. comme vous a voulu me

braver; il a persisté devant les bourreaux et la torture même à me refuser cet aveu que je vous demande... Eh bien, pour prix de sa rebellion, une affreuse prison où il gémit en ce moment, une captivité où il mourra.

JEANNE.

Monsieur de la Chalotais a résisté... Ah! je le reconnais bien là! Comte de Lussan, sa conduite me dicte la mienne... Vous avez cru jeter l'effroi dans mon âme en me disant son châtiment, et vous m'avez révélé mon devoir en m'apprenant sa résistance.

LUSSAN.

Malheureuse!

JEANNE.

Oh! n'espérez plus m'effrayer désormais... La pauvre fille perdue par vous, malgré les tortures nouvelles dont vous la menacez, trouve dans sa résistance le seul bonheur qui lui reste sur la terre, la pensée de votre châtiment. Ces écrits mystérieux renferment la terrible justice qui doit vous faire un jour expier tant de crimes... Dieu, tôt ou tard permettra qu'ils nous vengent.... Appelez vos bourreaux, appelez-les pour moi aussi, je suis prête à souffrir... je ne parlerai pas.

LUSSAN.

Eh bien! soit, puisque tu le veux... (*Appelant.*) Saint-Jean!

Saint-Jean et Landais entrent.

LUSSAN.

Lisez cet ordre et exécutez-le sur l'heure.

LANDAIS.

Allons, la Bretonne, au cabanon.

JEANNE.

Comte de Lussan... Dieu me le dit, ce sera votre dernier crime.

Landais enferme Jeanne.

LUSSAN, *à part.*

Si cette femme vit encore longtemps, elle pourra me perdre! (*Haut.*) As-tu donné tes instructions au gardien?

SAINT-JEAN.

Oui, monseigneur; soyez sans inquiétude.

LUSSAN.

Continue tes recherches; moi je cours à Versailles... (*A Landais, lui donnnnt une bourse.*) Landais, vous tiendrez cette femme au secret le plus absolu.

LANDAIS.

Oui, monseigneur; c'est l'ordonnance des cabanons.

LUSSAN.

Voici pour votre fidélité à remplir mes instructions.

LANDAIS.

Comptez sur moi, monseigneur.

Saint-Jean sort avec Lussan.

LANDAIS, *appelant.*

Joseph!.. (*Un Gardien paraît.*) Va trouver la gardienne de la première cour; dis-lui que j'ai un cabanon, qu'un homme de plus m'est nécessaire, et qu'elle m'envoie Gérard comme elle me l'a promis; va. (*Le Gardien sort.*) Il paraît généreux, le comte de Lussan... (*Il compte ce qu'il y a dans la bourse.*) Dix louis!.. pour tenir une folie renfermée... Je ne croyais pas tirer tant que cela de la Bretonne... Ah! si j'en avais trois fois autant, avec ce que je possède déjà, je pourrais me retirer et vivre tranquille. Oh! voici mon homme.

SCÈNE V.

LANDAIS, YVON, *un paquet sous le bras*, LE GARDIEN.

LANDAIS.

Sois le bienvenu, mon garçon; je te prends avec moi; j'ai un cabanon et je le surveillerai spécialement; tu me suppléeras dans la cour, et tu auras l'œil sur ces femelles, afin qu'elles ne sortent pas des dortoirs aux heures où elles ne le doivent pas.

YVON.

Sont-elles pour longtemps encore dans les dortoirs?

LANDAIS.

Jusqu'à l'heure de l'Angelus.

YVON.

C'est bon, je les ferai sortir alors.

LANDAIS.

Oh! tu n'auras pas besoin de le leur dire; dès qu'elles entendent sonner la cloche de l'église, elles s'élancent comme des frénétiques dans la cour; tu verras...

YVON.

Dites donc, on prétend qu'il n'y en a pas mal de méchantes ici?

LANDAIS.

Oui, il y en a assez comme ça.

YVON.

On m'a parlé d'une surtout... je ne me rappelle pas....

LANDAIS.

La Dubarry!.. Oui, elle veut battre les hommes, celle-là, c'est sa manie.

YVON.

On m'a parlé d'une autre...

LANDAIS.

La fée Urgèle,.. elle donne quand elle peut des coups de baguette désagréables.

YVON.

C'est une autre encore... une nouvelle... jeune... qui arrive de Bretagne.

LANDAIS.

Ah! je sais qui tu veux dire... Jeanne Kerdalek, la Bretonne.

YVON.

C'est cela; on dit que celle-là est d'une méchanceté... et folle... folle... J'aurai l'œil sur elle, par exemple.

LANDAIS.

Jo t'en épargnerai la peine; elle a eu ce matin nn accès do fureur, et elle est entrée dans les cabanons à perpétuité.

YVON, *à part.*

Ah !...

LANDAIS.

C'est moi seul qui suis chargé de sa gardo; mais que portes-tu là ?...

YVON.

Mon paquet, puisque jo change de quartier.

LANDAIS.

C'est juste ; pose ça là, et ce soir tu l'emporteras dans ta cabine.

LE GARDIEN.

Pèro Landais, un grand seigneur étranger, un Russe, je crois, qui finit la visite des dortoirs et demando à voir la cour.

LANDAIS.

Un étranger !... Ils sont toujours généreux !.. Chacun à son posto... Toi, Gérard, promène-toi dans la cour et surveille les cabanons; toi, dans le dortoir; il faut que la Salpêtrière tienne son rang devant les étrangers.

SCÈNE VI.

L'INCONNU, LANDAIS, YVON, *assis sur un banc, au fond.*

L'INCONNU.

C'est bien ici la troisième division ?...

Landais s'incline.

L'INCONNU, *à part.*

Je n'ai pas trouvé ce quo jo cherche... poursuivons. (*Haut.*) Jo suis content da tout ce que j'ai vu, et en retournant d'où je viens, la Salpêtrière sera un des souvenirs dont j'entretiendrai le plus le monarque.

LANDAIS.

Ce sera bien de l'honneur pour nous, monseigneur.

L'INCONNU.

Mais, pour cette raison même, je tiens à connaître l'établissement tout entier dans ses moindres détails; voici un côté que l'on ne m'a pas encore montré...

LANDAIS.

De ce côté il n'y a rien à voir... Il n'y a qu'une pauvre aliénée qu'on y a renfermée parce quo sa folie est furieuse, sans cela...

L'INCONNU.

Et ne pourrait-on, cependant, pénétrer auprès d'ello ?

LANDAIS.

C'est impossible, quant à celle-là.

L'INCONNU.

C'est donc la seule de cette cour?

LANDAIS.

Oui, la seule.

L'INCONNU.

C'est fâcheux; je repars aujourd'hui, et ne pouvant revenir probablement jamais à la Salpêtrière, j'aurais voulu compléter mes observations. Ce n'est pas une vaino curiosité qui m'a conduit ici, c'est un devoir d'humanité. Le monarque qui m'envoie m'a recommandé d'être généreux envers les gens do l'établissement dont j'éprouverais la complaisance, et si une quinzaine de louis...

LANDAIS, *à part.*

Quinze louis... quinze louis do plus à mon boursicot... Oh ! cet étranger part aujourd'hui et n'en dira rien à personne... Gérard ne sait pas que c'est défendu.

L'INCONNU.

Eh bien ?

LANDAIS.

Je suis si heureux de pouvoir être utile à votro monarque....

L'INCONNU.

Vous acceptez ?.. Voilà ma bourse.

LANDAIS.

Je vais vous montrer la Bretonne.

Il va au cabanon et l'ouvre.

L'INCONNU, *à part.*

Sachons si c'est elle !.. et nous verrons après.

Yvon continue à faire faction sans se détourner.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, JEANNE, *sortant vivement et presque avec délire.*

JEANNE.

L'air !.. le soleil !.. quand déjà je croyais mourir !.. Un étranger devant moi !.. apporterait-il l'ordre do ma délivrance ?.. Oh ! parlez ! parlez ! monsieur !...

L'INCONNU, *à part.*

Infortunée !...

JEANNE.

C'est que si vous saviez ce que j'ai souffert déjà depuis quelques heures qu'on m'a plongée dans un de ces tombeaux dont on m'a fait si souvent la sinistre histoire et dont l'horreur surpasse encore tout ce que j'attendais !... Ah ! quand j'ai osé braver ces tourments, jo ne les connaissais pas !... Moi, dans ce hideux cabanon où, dit-on, je dois vieillir... vieillir, et je n'ai pas vingt ans !... Ah! monsieur, sauvez-moi par pitié !... quo je revoie Saint-Cast, mes rivages, ma Bretagne... Ah ! rendez-moi mes amis du village, monsieur de la Chalotais, mon noble protecteur, mon pauvre et fidèle Yvon !... arrachez-moi de cette horrible maison avant quo je sois folle, do cet enfer avant que je sois damnée !... Emmenez-moi ! emmenez-moi !.. La liberté ! la liberté bien vite.

L'INCONNU, *à part.*

C'est elle !...

LANDAIS.

Allons, allons, la Bretonne, n'ennuie pas da-

vantage monsieur; tu sais bien qu'il ne vient pas te délivrer... il vient te voir comme les autres, voilà tout.

JEANNE.

Ah! oui! me voir par curiosité... par distraction peut-être!... Oh! mais non, sa figure porte l'empreinte de la bonté et de la pitié!.. Il me plaint lui... je le vois, je le sens; il m'écoutera du moins. Eh bien, sachez, sachez que je ne suis pas folle, moi!...

LANDAIS.

La voilà encore partie!... Mais tais-toi donc!

L'INCONNU.

Laissez-la parler; je tiens à l'observer.

JEANNE.

Savez-vous pourquoi on m'emprisonne!... pourquoi on me torture ainsi?... c'est parce que j'ai vu des papiers qui prouvent que monsieur de Lussan a trahi la France, que c'est lui et non monsieur de Marsigny qui a livré aux Anglais le vaisseau amiral, parce que j'ai menacé de le dire hautement... Alors il a prétendu que j'étais folle, il m'a fait conduire à la Salpêtrière!...

L'INCONNU, *à part.*

Cette lettre disait donc vrai!...

LANDAIS.

S'il est permis de déraisonner comme ça.

JEANNE.

Il est venu aujourd'hui, il m'a dit de lui livrer l'honnête homme qui garde ces papiers; et parce que j'ai refusé, il m'a fait jeter dans ce cachot!... Eh bien, croyez-vous que je sois folle à présent?...

L'INCONNU, *à part.*

Pauvre fille!...

LANDAIS.

Non, non, tu n'es pas folle, tu est très-sensée, au contraire; mais comme ton accès te reprend déjà, rentrons dans le cabanon.

JEANNE.

Oh! jamais! jamais!.. j'y mourrais dans le délire! Au secours!.. au secours!...

LANDAIS.

Aide-moi donc, Gérard.... voilà que ça la reprend.

Yvon s'approche de Jeanne et la saisit.

JEANNE, *reculant.*

Ciel!.. Yvon!...

L'INCONNU, *à part.*

Yvon!...

LANDAIS.

Hein?

YVON.

Qu'est-ce qu'elle dit?

JEANNE.

Yvon, ici... près de moi!... sous ces habits!... sauvez-moi, sauvez-moi, ne me reconnaissez-vous pas?... Yvon...

YVON.

Est-elle folle, cette femme, avec cet Yvon?.. Elle le voit donc partout?.. Je suis Gérard, entends-tu?... Et mon nom est assez connu des folles pour que tu ne t'y trompes plus... Marchons!...

JEANNE.

Gérard!... vous!... vous!...

YVON.

Moi-même, et si tu n'es pas plus sage...

JEANNE.

Oh! non, en effet!.. ce n'est pas lui!.. puisque cet homme est sans pitié aussi, ce n'est pas Yvon!

YVON.

Marcheras-tu?

JEANNE.

Mais alors pourquoi mon imagination abusée me fait-elle retrouver son image dans cet inconnu, si cruel pour moi!... Mon Dieu!... aurait-on dit vrai!... Mais je suis donc folle moi!...

YVON.

Assez causé, la Bretonne; la patience m'échappe.

L'INCONNU.

Tout cela me fait mal!... Renfermez cette femme et continuons notre visite.

YVON, *prenant Jeanne par le bras.*

Allons!...

L'INCONNU, *à Landais.*

Venez!...

YVON.

Les clefs, père Landais, que je l'enferme.

LANDAIS, *lui jetant le trousseau.*

Voilà!.. diable, ne quittons pas l'étranger.

YVON, *poussant Jeanne.*

Au cabanon, la Bretonne!... Marche!...

Il ouvre la porte et fait entrer Jeanne, qui est immobile, pendant que l'Inconnu interroge tout bas Landais.

LANDAIS, *à Yvon.*

Enferme-la bien!...

YVON.

Il n'y a pas de risques. (*Il ferme la porte à deux tours.*) Deux tours de clef et les verroux.

L'INCONNU.

J'ai vu tout ce que je voulais voir... continuons.

YVON, *rendant le trousseau de clefs.*

Voilà vos clefs, père Landais.

L'Inconnu sort avec Landais.

SCÈNE VIII.

YVON, *puis* JEANNE.

YVON, *seul.*

Ah! enfin ils sont partis!.. ah! que j'ai souffert, mon Dieu... plus personne... vite, à cette porte que j'ai fait semblant de fermer... Jeanne! Jeanne!...

JEANNE, *entrant.*

Encore vous, Gérard?

YVON.

Non plus Gérard, puisque nous sommes seuls.

JEANNE.

Yvon, Yvon !...

(Elle s'élance dans ses bras.)

YVON.

Oui, c'est moi qui, bravant tous les obstacles, me soumettant à toutes les misères, ai pu pénétrer jusqu'à toi... Qu'il m'a fallu de peine, grand Dieu, pour arriver ici, te voir, t'entendre et te repousser avec dureté ! Que j'ai souffert, mon Dieu ! mais j'ai tout oublié, maintenant... C'est toi, Jeanne, toi que je vois, toi à qui je parle... C'est moi, moi qui t'aime et qui viens te sauver ou mourir.

JEANNE.

Me sauver ! Oh ! je le savais bien, moi, qu'en vous demandant tous les jours au ciel pour libérateur, il vous accorderait à mes prières.

YVON, *va chercher le paquet.*

Mais le temps presse, on pourrait nous surprendre. Écoutez, j'ai su m'emparer d'un costume de Gardienne ; il est là. (*Il le lui donne.*) Prenez-le, revêtez-le dans votre cabanon, dont j'ai laissé la porte ouverte. Aussitôt que je serai seul, je vous avertirai ; à l'aide de ce costume dont la large coiffe cachera votre visage, vous traverserez les cours que l'on s'empressera d'ouvrir devant vous, et avant la nuit vous sortirez de la Salpêtrière. A la porte extérieure vous trouverez Andoche, que j'ai emmené à Paris, qui sera là à vous attendre pour vous conduire en lieu sûr, où je vous rejoindrai plus tard. On vient... rentrez... rentrez vite... et hâtez-vous de mettre ces habits.

JEANNE.

Oh ! merci ! merci, Yvon ! que le ciel nous protége !...

Elle rentre. Yvon tire les verrous. Landais revient.

SCÈNE IX.

LANDAIS, YVON.

LANDAIS, *à part.*

Voilà toujours mon affaire faite... maintenant je me moque du reste. (*Haut.*) Eh bien, mon garçon, qu'est-ce que tu dis de la Bretonne et de cet étranger ?

YVON.

Je dis que, quant à la Bretonne, il faut avoir l'œil dessus, et je m'en charge.

LANDAIS, *s'asseyant.*

Je m'en charge aussi, moi, et j'en aurai soin.

YVON, *à part.*

Ah ! mon Dieu ! comment l'éloigner !.. (*Haut.*) Dites-donc, père Landais, est-ce que vous n'allez pas voir dans les autres cours s'il ne vient pas encore quelque visiteur ?

LANDAIS.

Ma foi non, je suis trop las !.. et puis j'ai des comptes à faire, et je reste ici pour cela.

Il compte son or.

LANDAIS, *à part.*

Le temps s'écoule... on peut s'apercevoir à chaque instant que j'ai soustrait un habit de Gardienne... On va fermer les portes de la Salpêtrière, et demain, demain, tout sera découvert !... Que faire pour le renvoyer.

LA GARDIENNE, *entrant avec une cruche et du pain.*

Père Landais, voici la ration pour le cabanon.

Elle sort.

LANDAIS.

Au diable !.. Elle vient de me faire tromper dans mon compte... Allons, débarrassons-nous tout de suite de ça, et portons-le à la Bretonne.

YVON, *à part.*

Grand Dieu ! il va s'apercevoir que la porte n'est pas fermée, il va surprendre le déguisement. (*Haut.*) Père Landais !...

LANDAIS.

Eh bien ! qu'as-tu à me dire ?

YVON.

J'ai à vous dire que vous êtes soupçonné...

LANDAIS.

Soupçonné !.. moi !...

YVON.

Vous !.. comme moi, comme tout le monde... Voici le fait : ce seigneur étranger qui sort d'ici...

LANDAIS.

Eh bien ?

YVON.

On dit qu'il n'y est venu que pour faire évader la Bretonne.

LANDAIS.

Ah bah ! Et qui t'a dit ça ?

YVON.

C'est l'inspecteur qui est venu ici pendant que vous étiez à conduire l'autre et qui en prévenait le directeur ; tout en me promenant et sans faire semblant, j'ai entendu la conversation. Il disait que l'étranger avait donné de l'argent pour corrompre des employés, mais qu'ils allaient faire fouiller tout le monde et que tout l'argent suspect trouvé sur eux, confisqué... et à la porte.

LANDAIS.

Confisqué et à la porte !.. Diable ! comme ils y vont !

YVON.

Moi, ça m'est égal, ils peuvent venir quand ils voudront, je n'ai pas le sou.

LANDAIS.

Ni moi non plus... cet argent que j'avais là tout à l'heure n'est malheureusement pas à moi; mais, n'importe, comme c'est le magot d'un ami... attends-moi là, je vais revenir... Ah ! excusez, ils veulent fouiller tous les employés... Eh bien, qu'ils y viennent.

SCÈNE X.

YVON, *puis* JEANNE.

YVON.

Enfin, il est parti !.. je suis seul !.. ouvrons.

(*Il tire les verroux et ouvre la porte; Jeanne paraît en costume de Gardienne.*) Personne!.. Du courage!.. partez!.. Adieu!..

JEANNE.

Au revoir!...

Elle se dirige vers la grille; en ce moment l'Angélus sonne.

YVON.

L'Angelus!... Partez vite!... on va fermer les portes.

En ce moment, les Folles sortent en tumulte du dortoir et se précipitent en scène; elles aperçoivent Jeanne et l'entourent en poussant des cris de menaces : *La Gardienne! la Gardienne!* disent-elles; elles se précipitent sur elle; Yvon veut la garantir et n'en peut venir à bout. Un des Gardiens sonne la cloche d'alarme.

YVON.

Arrière, folles!.. la première qui s'avance...

LES FOLLES.

Mort à la gardienne!...

Elles arrivent jusqu'à Jeanne, lui arrachent sa grande coiffe et déchirent ses habits. En ce moment, Landais entre suivi de Gardiens.

LANDAIS, *allant à Jeanne.*

La Bretonne!.. Tu avais dit vrai, Gérard!... mais on ne me trompe pas ainsi... En cage la Bretonne, et vous, folles, au dortoir.

JEANNE.

Ah! mon Dieu! mon Dieu!...

Les Gardiens font rentrer les Folles. Landais emmène Jeanne. Yvon reste seul.

YVON.

C'en est fait, plus d'espérance!... Tout a manqué!... Jeanne encore prisonnière!... Ah! mon Dieu! mon Dieu! tout est perdu!..

LA CHALOTAIS, *entrant.*

Pas encore!...

YVON.

Monsieur de la Chalotais!... Comment se fait-il?...

LA CHALOTAIS.

Échappé par miracle... plus tard tu sauras.... Viens, suis-moi maintenant...

YVON.

Mais Jeanne!... Jeanne qui est là?...

LA CHALOTAIS.

C'est pour la sauver!...

YVON.

La sauver!.. mais Lussan?...

LA CHALOTAIS.

Traître au roi, à la France... j'en ai les preuves.

YVON.

Où sont-elles?...

LA CHALOTAIS.

Viens, tu les verras.

YVON.

Où allons-nous?...

LA CHALOTAIS.

Où tu as droit de te présenter comme moi.

YVON.

Où donc?

LA CHALOTAIS.

Au palais de Versailles!...

Ils sortent par le fond.

ACTE CINQUIEME.

Le théâtre représente le parc de Versailles. Statues, terrasses, etc., etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHEVALIER, SEIGNEURS, HUISSIERS, *se présentant au fond de l'appartement du Duc.*

LE CHEVALIER.

Sa Majesté va donc tout à fait bien, puisqu'elle peut s'occuper d'affaires?... Il paraît que cette rechute fatale dont on nous avait menacés n'est plus à craindre?

UN SEIGNEUR.

Je le croirais d'autant plus volontiers qu'on lit la tristesse sur la mine de ces gentilshommes qui viennent faire leur cour au Dauphin.

L'HUISSIER, *aux Seigneurs qui viennent d'arriver.*

Monseigneur le Dauphin ne recevra pas aujourd'hui; la liste des personnes que Son Altesse Royale admettra est donnée à la porte des petits appartements.

Les Seigneurs se retirent.

LE CHEVALIER.

Diable! voilà bien du mystère!... Et pourtant, du côté des appartements du roi, on ne peut pénétrer non plus. Nous sommes relégués dans les jardins. Il se passe quelque chose d'extraordinaire à Versailles; toutes les figures y sont diplomatiques. On va, on vient en silence... Et Lussan lui-même qui est absent..... lui seul pourtant pourrait nous expliquer... Justement, le voici!...

SCÈNE II.

LES MÊMES, LUSSAN.

LUSSAN, *à part, sans voir personne.*

La Chalotais échappé!... La Chalotais à Paris, à Versailles peut-être! Et ces papiers, impossible de les découvrir!... Et mon oncle qui m'enjoint de rester ici à l'attendre!...

LE CHEVALIER, *aux Seigneurs.*

Ça se complique!... Il a l'air si préoccupé qu'il ne nous aperçoit seulement pas.

LUSSAN, *à part.*

Si Saint-Jean ne réussit pas, je suis perdu!...

LE CHEVALIER.

Abordons-le!... Eh bien! cher comte, tu ne nous dis rien?

LUSSAN.

Ah! pardon, mes amis, je ne vous voyais pas.

LE CHEVALIER.

Il paraît qu'il se passe ici des choses... Qu'en dis-tu?...

LUSSAN.

Moi?... j'allais vous demander des nouvelles, car j'arrive à l'instant de Paris. Je suis revenu par ordre de mon oncle, qui m'a fait dire par son secrétaire d'attendre ici qu'il fût de retour de la chambre du roi.

LE CHEVALIER.

Il est donc chez Sa Majesté?...

LUSSAN.

Sans doute.

LE CHEVALIER.

Eh bien, c'est que Sa Majesté va mieux, comme nous le disions tout à l'heure, et il me semble que cette nouvelle devrait te rendre plus joyeux; car enfin, si Sa Majesté avait succombé, il n'est pas probable que le nouveau roi, ennemi intime de ton oncle...

LUSSAN.

Oh! tais-toi! tais-toi!... Je suis joyeux, très-joyeux de cette nouvelle; mais des affaires graves... (*A part.*) Et Saint-Jean qui ne revient pas!

LE CHEVALIER.

Des affaires graves? Ah! oui, quelque conquête... quelque nouvelle gageure, comme celle que tu as si glorieusement gagnée?... Peut-être veux-tu reconquérir Florentine, qui se console de ta perte! C'est sa dernière mystification à ton égard.

LUSSAN.

Oh! ce n'est pas là ce qui m'inquiète... Mais... (*A part.*) Personne! personne!...

LE CHEVALIER.

Ah ça, qu'as-tu donc? je te trouve singulier aujourd'hui!... Est-ce que vraiment, pour la première fois, tu t'occuperais d'affaires sérieuses?...

LUSSAN, *voyant Saint-Jean.*

Ah! le voici enfin!...

SAINT-JEAN, *entrant.*

Monseigneur!... je voudrais vous parler, à vous seul!...

LUSSAN.

Vous l'entendez, mes amis; Saint-Jean a à me parler de la part de mon oncle. Veuillez m'attendre près du bosquet de Diane.

LE CHEVALIER.

Il suffit... Tu peux être grave tout à ton aise... une fois n'est pas coutume... Nous t'attendons.

Ils sortent.

SCÈNE III.

LUSSAN, SAINT-JEAN.

LUSSAN.

Eh bien! la Chalotais?... l'as-tu découvert?...

SAINT-JEAN.

Pas encore; mais j'ai fait mieux... J'ai trouvé l'homme aux papiers.

LUSSAN.

Il se pourrait?... Mais comment!... Parle! parle vite!...

SAINT-JEAN.

Ce dépôt était entre les mains d'un certain paysan de Saint-Cast qui était venu à Paris depuis peu, sans doute par un avis secret de M. de la Chalotais. Une lettre de l'ex-procureur général au paysan, dans laquelle il lui donnait rendez-vous aujourd'hui dans une auberge de Versailles pour lui remettre ces papiers, m'est tombée entre les mains après lui être parvenue; la voilà! et, au moment où le manant mettait le pied dans l'auberge, je l'ai fait saisir de force et entraîner ici.

LUSSAN.

Oh! merci, Saint-Jean!... Qu'on l'amène devant moi à l'instant même. (*Saint-Jean sort.*) Oh! ces papiers, je les aurai donc enfin!... et après... que m'importent les cris de la Chalotais! je serai toujours assez puissant pour le perdre.

SCÈNE IV.

LUSSAN, SAINT-JEAN, ANDOCHE, *amené par deux Exempts.*

LUSSAN.

Andoche!... Ah! je m'explique tout... Oui, c'est lui qui doit avoir ce secret.

ANDOCHE.

Mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce que je vas devenir...

LUSSAN.

Approche et réponds!

ANDOCHE, *tremblant.*

Monseigneur!...

SAINT-JEAN.

Ote ton chapeau devant monseigneur!

Il le lui jette à terre.

ANDOCHE, *faisant un mouvement pour le reprendre.*

Mon chapeau!

SAINT-JEAN, *le repoussant.*

Réponds à monseigneur.

LUSSAN.

Tu as reçu des papiers de M. de la Chalotais?

ANDOCHE.

Monseigneur, je n'ai rien reçu.

LUSSAN.

Tu mens; voici une lettre qui prouve que ce dépôt ne peut être qu'entre tes mains.

ANDOCHE, *à part.*

Ma lettre qu'on m'a voiée!...

LUSSAN.

Ainsi, M. de la Chalotais...

ANDOCHE.

Je ne le connais pas.

LUSSAN.

Jeanne Kerdalek, ta cousine...

ANDOCHE.

Je ne la connais pas.

LUSSAN.

Mais ta femme?

ANDOCHE.

Je ne la connais pas.

LUSSAN.

Imbécile!

ANDOCHE.

Je voudrais bien avoir mon chape...

LUSSAN.

Puisqu'il nie tout, qu'on le fouille.

ANDOCHE.

Monseigneur, je n'ai rien sur moi... je vous jure que je n'ai rien... Laissez-moi aller, je vous en supplie, avec mon cha...

SAINT-JEAN.

Il n'a rien en effet... Comment se fait-il?...

LUSSAN.

Prends garde; si tu me trompes, si tu ne me rends pas ces papiers... les cachots de la Bastille!...

ANDOCHE.

A la Bastille!... Ah! monseigneur... Mais j'y mourrais de peur le premier jour!... Ah! sauvez-moi la vie, monseigneur, et rendez-moi mon chapeau.

LUSSAN.

A la Bastille ce manant!...

On veut l'entraîner.

ANDOCHE.

Mais rendez-moi mon chapeau où était ma maison!... On n'a pas le droit de retenir mon chapeau!... Prenez ma tête, mais rendez-moi mon chapeau!...

LUSSAN.

Cette persistance à redemander le même objet... Saint-Jean, brise ce chapeau; les papiers sont là.

ANDOCHE, *à part.*

Sapristie! ça brûle!...

SAINT-JEAN.

Vous ne vous trompiez pas!... Ce paquet cacheté... Ce sont les papiers! Les voici! victoire, monseigneur! Tenez, ils sont à vous.

Il les présente à Lussan; Yvon paraît et les saisit au passage.

SCÈNE V.

LES MÊMES, YVON, SEIGNEURS.

YVON.

Pas encore!...

LUSSAN.

Ces papiers! oh! ces papiers!... Rends-les-moi à l'instant.

YVON, *tirant son épée.*

Viens les prendre.

LUSSAN.

Exempt, qu'on arrête cet homme, qu'on le fouille.

YVON.

Que nul ne bouge, ou je l'étends mort à mes pieds.

Le Chevalier et les Seigneurs accourent.

LE CHEVALIER.

Quels sont ces cris?

YVON.

Ces cris vous appelaient, messeigneurs, car je vous attendais pour jouer la farce à mon tour.

LUSSAN.

Misérable!...

YVON.

Oh! je vous ai écouté à Rennes, vous m'écouterez ici, et vous m'écouterez jusqu'au bout, comte de Lussan, car j'ai bien des choses à vous dire; mais je vous le garantis, il n'est rien dans mon récit qui ne vous intéresse au plus haut degré... Il y a dix-huit ans...

LUSSAN.

Monsieur!...

YVON, *d'une voix plus forte.*

Il y a dix-huit ans, un brave amiral se trouva isolé de sa flotte et entouré par des vaisseaux anglais; après une résistance désespérée, blessé lui-même et gisant sur le pont, il résolut de se faire sauter, certain que le peu de braves qui lui restaient ne pouvant plus lui devoir le triomphe, ne lui demanderaient que la mort!... Malheureusement sur ce vaisseau il y avait un lâche!... Malheureusement c'était à ce lâche investi de la confiance du chef que le noble amiral livra l'exécution du sublime sacrifice; et le lâche ordonna au matelot chargé de la garde du pavillon, de l'amener devant l'Anglais; on n'osa désobéir à l'envoyé, au parent de l'amiral, car c'était son parent. Notre pavillon s'inclina honteusement devant l'Anglais, qui s'élança victorieux sur notre bord!... Et ce lâche, c'était...

LUSSAN.

Monsieur!

YVON.

Pourquoi cette colère, monsieur le comte? Je ne l'ai pas nommé... Eh bien! celui-là qui avait laissé le noble amiral sous le poids de la fatale accusation, dont, seul, cet infâme devait être l'objet, osa plus tard jeter comme un appât déri-